

Patrick Cintas

# Le perroquet de Louis Marette

*Voyage au pays d'Hypocrinde \**

roman

*avec des images*



Éditeurs :

© MCM / RAL,M

[mazer09.wordpress.com](http://mazer09.wordpress.com)

[ral-m.com/revue/](http://ral-m.com/revue/)

## 1

Ah ! J'enquêtais ! J'avais des bouches à nourrir. Et je les nourrissais avec la viande nationale, celle qui profite du système et ne veut en changer que pour mieux profiter.

J'avais mis la main sur une vieille affaire étouffée comme il en existe des tas à Mazères.

Appelons-le Canasse, comme Ismaël s'appelle Ismaël.

Bref, Canasse avait violé une jeune Mazèrienne dans sa jeunesse. Elle était beaucoup plus jeune que lui. Et ce n'était pas la première fois qu'il profitait du système. Il avait déjà de l'expérience, le *canasse son* !

Ah ! C'en était trop. Ce rejeton fils de petits bourgeois commerçants (je crois que son père tenait une boutique de sucettes et autres sucres d'orge) n'avait pas bonne réputation. Son père disait de lui qu'il était bête comme ses pieds et méchant comme la teigne. Il promettait donc, si on se place du point de vue du système. Et il a tenu ses promesses !

Il y avait à l'époque un notable influent dont je tairai le nom. Et le père Canasse s'est jeté à ses genoux pour faire cesser la rumeur affectant la réputation future de son indigne héritier. Bien sûr, le notable en question rencontra des résistances. Mais il tint bon et sauva le fils Canasse des griffes de la justice. Il gagna, certes, mais son combat souterrain laissa des traces. Et je vous le donne en mille : je suis tombé dessus ! Forcément, à force de chercher...

On dit à Mazères que cette sordide histoire se termina le jour où le notable mourut et qu'il fallut l'enterrer. Le fils Canasse ne se montra pas aux funérailles, ce qui en choqua plus d'un. « Ah ! Mazette ! dirent-ils sans cacher leur amertume. Ce salaud de Canasse fils n'est même pas reconnaissant ! » Puis ils se turent et Canasse fils prit encore de l'importance.

C'est souvent comme ça dans ce pays : les salauds sont décorés aux côtés des larbins et le crime colonial continue d'alimenter les gorges profondes.

Voilà où j'en étais. Un dossier sous le coude et la conscience empêchée non pas par la peur que pouvait m'inspirer Canasse fils devenu important,

mais par le personnage caché de celle qu'il avait violée. Je ne pouvais pas citer son nom. Elle avait assez souffert comme ça.

Alors j'étais en train de réfléchir quand qui je vois au milieu de la route si c'est pas Loulou Marette en personne !

Ah ! Je m'arrête ! C'est toujours ce qu'on fait quand on approche de l'édile premier de Mazères. Mais qu'est-ce qu'il foutait au milieu de la route ? Heureusement, ce n'était pas l'heure de sortie (et donc de rentrée) des fonctionnaires harassés par une journée de travail forcément en trop. Aucun véhicule à l'horizon. Mais cette fois, j'y vais. Je ne quitte pas le talus et j'interpelle le Loulou :

« Macarelle ! Loulou ! Qu'est-ce que tu fais au milieu de la route ? Tu te suicides ?

— Hé non ! Je me suicide pas. Et j'ai même pas envie qu'on me suicide. C'est que je suis attaqué de toutes parts !

— Ce qui n'explique pas ton comportement... Tu vas trouver que je me répète mais, fân de pute, qu'est-ce que tu fais au milieu...

— Je poursuis le perroquet !

— Mais qué perroquet ? » m'écriai-je comme si je m'adressais à un homme ou une femme de Lettres.

Sans quitter la ligne blanche qui lui servait de guide de bonne conduite, Loulou ouvre la bouche comme on retire le sifflet d'une cocotte-minute. Ah ! Ce matin, il s'est encore parfumé les joues avec un after-shave à l'anis. J'en tombe à la renverse. Il se gratte les joues pour en extraire le plus de blanc possible. Je ne vous l'ai pas dit mais, à ce moment-là, comme dans d'autres tout aussi nombreux, Loulou n'est pas noir. Il est vert. Et il veut s'expliquer :

« Putain ! grogne-t-il. J'ai quand même le droit de courir après ce putain de perroquet !

— Il était de quelle couleur ton perroquet ? lui demandai-je sans autre intention que de m'enquérir.

— Vert té !

— Alors c'était bien un perroquet... Il a fait du chemin depuis le centre-ville !... Et vert comme un négatif du ruban de la honte... Je veux dire que le vert est la complémentaire du rouge, pas son contraire... Je ne sais

pas si je me fais bien comprendre... Tu as la Légion de l'honneur en carafe... hé bé le verre est son complémentaire... sous toutes réserves... »

Dans ce genre de circonstances, je ne sais pas pourquoi, j'ai tendance à réfléchir. Et j'oublie que je suis en compagnie. Attitude qui d'ordinaire ne prête pas à conséquences. Mais avec un Louis Marette en plein milieu de la route, à une demi-heure de l'arrivée des fonctionnaires épuisés, je courais le risque de me voir accusé de non-assistance à personne en danger de mort ou d'autre chose. Je dis autre chose parce que Loulou a la réputation (lui aussi) d'avoir la peau dure. Ça n'est jamais arrivé, mais je suis sûr que si une bagnole, de fonctionnaire ou autre chose, lui passait dessus, il s'en tirerait facile et continuerait de réclamer son perroquet comme s'il ne s'était rien passé. Alors je me porte à son secours. Je lui dis sans vouloir le brusquer :

« Loulou ! Laisse tomber le perroquet et reviens sur le bord de la route. Ensuite je t'accompagne jusque chez toi. On y sera en deux minutes.

— Ah ! Pas question de laisser mon perroquet entre les mains d'un autre que moi ! »

Et là, Loulou me fournit l'explication, celle qui explique pourquoi il est au milieu de la route :

« J'ai essayé moi aussi le bord de la route, putain ! grogne-t-il encore. Je suis pas né de la dernière pluie ! Surtout que moi, l'eau...

— Tu en mets quand même un peu dans ton vin, Loulou... On ne fait pas de politique autrement... Surtout avec un président qui promet de s'en prendre au crime colonial. Il est bien capable de faire le lien entre ta Légion d'honneur et cet horrible crime contre l'humanité... C'est qu'il a bien manœuvré, le Chirac ! Et le Sarko en a rajouté. Ça fait beaucoup d'indices concordants en plein milieu de cette honorable assemblée de joueurs de hochet !

— Quoi qu'il en soit, fait Loulou comme s'il n'avait pas entendu ma critique mais qu'il l'avait soigneusement rangée dans un coin de sa tête couperosée des fois que ça pourrait lui servir un jour contre moi, quoi qu'il en soit, c'est au milieu de la route que je le vois, ce foutu perroquet ! Tu penses bien que j'ai déjà essayé le bord !

— Et ça n'a rien donné ?

— Et té non ! Tu le vois le perroquet d'où tu es ?

— Pas une plume... mais si je te regarde, j'ai l'impression de deviner ce qui lui est arrivé...

— Ne parle pas de malheur, simple citoyen ! C'est que j'en connais du monde, moi !

— Tant que ça, Loulou... ?

— Hé hu ! Et des généraux, des procureurs, des juges et des jugeuses, des commissaires, que des gens bien et bien récompensés ! »

Là, Loulou se met à réfléchir. Les bulles éclatent au-dessus de sa blanche chevelure qui a servi à un tas d'autres choses et même à balayer devant certaines portes qui ne disent pas leur nom. Les mouches tombent. Soudain, il s'écrie :

« Et même des enculés, té !

— Tu fréquentes des enculés, Loulou ! Mais pour quoi faire ?

— Il en faut. C'est que j'ai eu pu moi aussi...

— Mais tu peux plus...

— Ça eut pu... mais ça pue plus... C'est comme ça l'existence politique des trous du cul de la France. Ne reste pas au bord de la route, Roger ! Viens avec moi au milieu. Après, on saluera les fonctionnaires qui reviennent en fin de journée après avoir souffert le martyr au service de la monarchie que nous élisons librement et des républicains convaincus que nous sommes. »

Je vous fais grâce du discours qui suivit. On approchait de l'heure fatidique. Il n'y a rien comme une personne fatiguée par sa dure journée pour vous écraser en plein milieu de la route parce que vous n'avez rien à y faire. Ah ! On ne peut plus avoir confiance en personne, tiens !

« Tu veux ou tu veux pas ? lance Loulou.

— Tu le vois ton perroquet ?

— Je le vois pas, mais je le sens...

— C'est toi que tu sens, couillon ! Et ça te fait de l'illusion.

— Ah ! Mais c'était du vrai ! C'était pas un rêve. C'était un perroquet tout ce qu'il y a de perroquet.

— Tu devrais consulter, Loulou... À ton âge...

— Oh ! Mais j'ai consulté ! Depuis belle lurette.

— Et tu souffres de quoi, Loulou ?

— Je souffre pas ! Ça me fait même du bien. Et ça se voit.

— Ah ! Ça ! Pour se voir, ça se voit ! Et ça se sent...

— Je sens rien, moi... J'avoue que ça m'anesthésie un peu... Comme la confession... À l'église, le dimanche, il te donne que du pain. Et il est pas levé. Ça te donne pas soif à toi ?

— Tu sais bien que je ne mange pas de ce pain là...

— Tu as mauvaise réputation. Tandis que moi, la réputation, je l'arrange moi-même.

— Avec l'aide de quelques-uns...

— Je suis pas un cave ! Ni un larbin ! Je me passe de dabe !

— Tu parles argot, Loulou ! Je ne te connaissais pas ce talent...

— Je parle mieux quand je dis rien. Le silence est d'or. Tu sais pas ça, toi, parce que tu fais pas de politique.

— Je ne souffre pas assez, sans doute...

— Ah ! Moi je souffle beaucoup ! J'ai toujours soufflé. A force, je supporte bien la couleur. Ce qui étonne mon docteur, figure-té.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit, le docteur, si c'est pas indiscret de violer le secret médical ?

— Il m'a dit que je souffre de psittacisme...

— De psittacisme vert ! Qu'est-ce que tu dois souffrir en silence, Loulou ! Et sans rien sentir tellement ça t'anesthésie !

— Oui, mais attention... Pas n'importe quel psittacisme vert. Tu t'imagines pas tout de même que cette maladie me met au niveau du citoyen ordinaire...

— Mais je ne m'imagine rien, Loulou ! J'en sais tellement que je ne dis pas tout ! Alors c'est quelle variante noble du psittacisme qui donne des couleurs à ta politique ?

— Le psittacisme ordinaire est de consistance dure, explique Loulou Marette tandis que je l'écoute religieusement.

— Un peu comme les premières érections... Ensuite, ça se ramollit et on devient gaga... Ce n'est pas comme ça que tu te distingueras du commun des mortels, Loulou !

— Je te parle pas d'élection ! J'ai tellement élevé le débat que tu comprends plus rien, manant !

— Pour l'instant, Loulou, tu l'as élevé à la hauteur du milieu de la route... tandis que moi, sur le talus...

— Je suis attaqué de toutes parts ! J'ai l'habitude...

— Comme tu es anesthésié, ça ne te fait plus rien...

— Mais ça m'a eu fait ! C'est ça l'expérience.

— Bref... Alors en quoi ton psittacisme noble se distingue-t-il du psittacisme ordinaire qui affecte ceux qui se déplacent à pied sur le bord de la route et non pas au milieu... ?

— C'est un psittacisme liquide ! s'exclame Loulou en jetant sa médaille en l'air.

— Un psittacisme liquide vert ?

— Tu l'as dit !

— Et c'est grave ? Je veux dire... Tu as encore toute ta tête... ?

— Hé pardi ! C'est là-dedans que je mets le liquide. Tu n'imagines tout de même pas que je vais le montrer à tout le monde !

— Il n'y a que le docteur et le curé qui savent...

— Et maintenant toi aussi tu sais, Roger... Ça t'engage.

— Au milieu de la route ! À une minute du retour des fonctionnaires sur les genoux ?

— Les genoux, moi, je m'en sers pour autre chose... À dada sur mon bidet... »

Mais Louis Marette n'a pas le temps de terminer ce nouvel aveu. Une voiture arrive, avec une fonctionnaire échevelée au volant. Elle n'est pas de bonne humeur, si on en juge, de loin, par la couleur de son nez. Je ne peux pas m'interposer sans risquer ma propre vie... je crie :

« Loulou ! Viens voir ! Le perroquet est en train de jouer dans ton jardin ! »

Ni une ni deux, Loulou d'un saut me rejoint au bord de la route. La voiture le frôle mais sans le froisser. Il est fait de bonne taule, le Loulou. Tiens... je ne sais plus comment on écrit /tol/ dans ces drôles de

circonstances. Loulou est monté sur mon dos, comme Anchise sur celui de son fils :

« Putain ! s'écrie-t-il. Je le vois ! Il est dans la piscine. Il va se noyer, mon perroquet ! Fais quelque chose, Roger ! Il n'y rien de plus frustrant qu'un perroquet noyé !

— Est-ce qu'il est vert, Loulou ? ânonnai-je en titubant sur le talus.

— Il l'est de moins en moins ! Trop d'eau c'est trop d'eau ! Je l'ai toujours dit. Ce qui compte, c'est le dosage. Ah ! Je vais leur apprendre, moi, comment on fait les perroquets ! Et s'il faut lever le coude, je serai pas le dernier ! Hue, Roger ! Vite avant que ma piscine devienne le tombeau liquide d'un perroquet C'est que j'y tiens, moi, à mon psittacisme liquide !

— Liquide vert, Loulou ! Liquide vert ! »



## 2

Louis Marette était donc monté sur mon dos, ce qui ne manquerait pas de faire jaser. Les nouvelles vont vite à Mazères et la Dépêche du Midi les colporte à sa manière. Justement, Jean-Louis Bousquet était assis devant son portail. Il lisait le canard local dont les pages se gondolent de moiteurs anales. Marette enfonça ses éperons dans mes fesses. Je m'arrête net. (Ici, vous voyez comment on passe du temps passé au présent) Alors Loulou se dresse sur les étriers que j'ai particulièrement sensibles au dressage depuis que je vis en France.

« Salut toi, mon second, lance-t-il à son sbire. Qu'est-ce que tu fais assis devant ton portail à part regarder ce qui se passe dans la Dépêche ?

— Le portail est fermé...

— Et alors... ?

— Hé bé j'attends qu'il s'ouvre ! »

Que voulez-vous répondre à cela ? Il est comme ça Bousquet. Même quand la Dépêche l'invite à s'exprimer dans ses colonnes mazériennes. Il ne se passe pas un jour sans que le dialogue suivant n'ait lieu :

« D'où viens-tu, Bousquet ?

— Des vécés.

— Et où vas-tu ?

— Aux vécés ! »

Il ne reste plus qu'à lui demander pourquoi et la conversation s'engage. C'est un être utile quand il s'agit d'entretenir la légende municipale. Que serait un conseil municipal sans chiottes municipales ? Tout le monde est d'accord là-dessus, même si tout le monde se tait.

« Alors comme ça, continue Marette qui a de la conversation, tu en viens...

— Et j'y retourne dès que le portail sera ouvert !

— Mais enfin, Jean-Lou, c'est le portail de TA maison !

— Oui, mais j'ai les vécés dehors...

— Comme à l'ancienne ? s'étonne Marette en régurgitant un reviens-y de psittacisme vert liquide.

— Je suis revenu au temps de la cueillette libre, répond Bousquet en s'emmêlant dans les pages souillées de la Dépêche (*maintenant on sait qu'il ne la lisait pas, ô charmes discrets de la narration !*).

— Ah ! C'était le bon temps, expulse Marette en secouant ma crinière. On pouvait même cueillir chez les autres sans passer pour un intrus. Mais maintenant on peut plus. À cause des Verts ! »

Voilà comment il expliquait son psittacisme vert liquide.

« Mais je leur en veux pas, dit-il comme s'il s'adressait à son confesseur, la main sur la braguette du pantalon, valeureux combattant de l'opérette municipale.

— C'est que c'est pas mauvais, le vert, avoue Bousquet en en rajoutant un peu parce qu'il a encore envie.

— C'est bon uniquement à boire ! s'écrie Marette. Sinon ça ne vaut rien en politique. C'est de la dictature. On nous empêche de cueillir librement alors qu'on en a envie ! Té ! Ça me la coupe. Je vais plus avoir envie de toute la journée.

— On devrait éviter le sujet, pleure Bousquet. Ça me fait mal au trou que j'ai là.

— C'est que tu en as, des trous, constate Marette.

— Les coups de fusil manqués... reconnaît le patron incontesté des chasseurs.

— Ah ! Si nos trous pouvaient parler ! clame Marette comme à la tribune. On en a mis des choses dedans !

— Mais pas toujours ce qu'on voulait... Souvent...

— Tais-toi, sycophante ! Ou je...

— Ou tu...

— Ou je t'appelle Cui-cui ! »

L'attaque anale par excellence ! Il s'y connaît, le Marette, en trou. Il est d'ailleurs en train de creuser sa tombe dans un endroit moins salissant que les chiottes où Bousquet s'adonne à la contrition.

« Pas Cui-cui ! pleurniche-t-il en joignant ses mains dans ma crinière car celles de Marette s’y trouvent. Pitié ! Compassion ! Et pardon ! Je recommencerai pas ! Promis ! »

Ne comptez pas trouver ici l’explication documentée de la soumission de Jean-Louis Bousquet à Louis Marette. Il y a des choses qui ne se disent pas. Mais ne parlent-elles pas d’elles-mêmes ? Heureuse littérature qui connaît la rhétorique ! On peut couper dans le texte pour ne pas subir les feux de parquet et on donne un nom à ce fait de style. Mais rassurons-nous : Jean-Lou ni Loulou n’ont atteint ce niveau patrimonial de l’intelligence humaine.

« Cui-cui ! Cui-cui ! Cui-cui ! fait Marette sur mon dos, à même ma selle andalouse.

— Perroquet ! Perroquet ! Perroquet ! » rétorque Bousquet qui ne connaît pas le nom donné à la parole des perroquets de ce monde.

Il y a de l’électricité dans l’air... Les oiseaux, quand ça se dispute, ça finit toujours mal. Surtout que Bousquet ne sait dire que « cui-cui » face à Marette qui les descend les uns après les autres, les perroquets qui ont le malheur de le rencontrer au hasard heureux de la pépie qui est une maladie d’oiseau. Elle affecte la langue. Et ça donne soif. Mais on a beau chercher dans le vocabulaire des assoiffés, le mot cui-cui ne désigne rien, alors que le perroquet peut être représenté sur le zinc ou sur tout autre support où il ne risque pas de glisser, ce qui, même si son verre ne se brise pas sous le choc, le viderait de manière inadmissible en langage d’oiseau. Bien sûr, la religion catholique a prévu cette ignoble possibilité et instauré le remplissage de secours, lequel peut se répéter même en cas de vidage du verre ailleurs que sur le zinc. L’hypothèse du gosier n’est jamais écartée et particulièrement après la messe où le propre donne toujours envie de tremper son pain dans le vin. Ou dans le verre s’il contient autre chose de moins populaire.

### 3

J'étais en train de réfléchir à ce phénomène typique de la société française quand j'ai entendu un cri de mort. Non ! Pas un cri d'Arabe à qui on demande ses papiers ! Un cri de mort. Un mort qui ne vit plus et dont on ne peut plus rien attendre. Je m'ébroue aussitôt et jette un regard de bête traquée dans le vert gazon où Marette et Bousquet font la conversation. Je ne l'ai pas précisé, mais Marette est descendu de mon dos pour s'adosser au portail de Bousquet et parler affaires municipales à l'abri des regards et des systèmes d'écoute. Je me sentais plus léger. J'allais m'en rasséréner quand le cri de mort m'a tiré de cette nouvelle torpeur de citoyen menacé de rappel à la loi. Et qu'est-ce que mes yeux équins azimutent ? Marette et Bousquet à genoux dans le gazon, les mains jointes et les joues humides de chaudes larmes.

« Reviens ! hurle Marette qui venait d'imiter le cri du mort. Reviens parmi nous, ô compagne de tous les jours !

— Reviens avant que ça me reprenne ! » complète Bousquet en se tenant le bide.

Et là, dans le vert gazon du bord de la route, à quelques mètres des herbes folles et des coins salis par les automobilistes du samedi soir, je vois la bouteille. Force m'est de constater qu'elle est morte. Elle n'a même plus de voix. Marette a corrigé ce défaut de la nature en poussant lui-même le cri de mort. Bousquet s'en frotte les oreilles avec un morceau de Dépêche aux couleurs de sa nationalité, le marron et le vert qui ne font pas un joli drapeau mais qu'il amène toujours avec lui dans les cérémonies commémoratives des fois qu'on l'autorise à le secouer pour participer à sa manière à l'éducation de la jeunesse.

Je me mets à hennir, histoire de participer, car je ne bois que de l'eau quand j'ai soif et rien quand je n'ai pas soif.

« Chut ! fait Marette en tirant une langue anesthésiée qu'il a du mal à remettre dans sa bouche. Tu vas ameuter la population !

— J'ai pas fini la Dépêche, moi... s'inquiète Bousquet.

— Té ! dit Marette en me flattant le museau. J'ai confiance en toi, Roger. Je te donne ce petit billet plein d'euros. Et pas parce que tu es un gentil citoyen. Va-t-en au galop nous acheter une bouteille de vin blanc.

— Et même deux, chante Bousquet. Une pour chaque trou. On est deux... explique-t-il à la manière d'un pet à gogues (*remarquez que j'ai évité l'horreur d'un « pède à gogues » qui n'aurait pas ici de sens autre que calomniateur...*).

— Mais je ne bois jamais de vin ! m'étonné-je. On va s'étonner. « Roger a acheté une bouteille de vin blanc ! » On va penser que j'ai changé de camp. Or, je suis dans l'opposition ! Et je compte bien y rester ! »

D'emblée, Marette sent qu'il doit renoncer à la manière forte. D'ailleurs avec quoi me fouetterait-il, ce partisan de la mémoire officielle ? Mais je montre mes sabots aux fers encore rouges et même blancs par endroits. On ne sait jamais avec ces oiseaux. Ils ont beau ne plus tenir debout, il vaut mieux ne pas leur tourner le dos. Et pas seulement à cause du trou qu'ils n'ont plus les moyens d'explorer. Nous avons tous un trou qu'on est seul à ne pas voir, un peu comme la tronche à l'époque où les miroirs n'existaient pas et où l'intelligence humaine n'avait pas encore eu l'idée de se regarder dans la surface de l'eau, sans doute parce que l'eau bouillonnait sous l'effet de forces telluriques toujours vivaces.

« Je ne veux pas qu'on me prenne pour ce que je ne suis pas ! déclarai-je dans ma langue de cheval qui est proche du français moyen mais assez éloignée pour me servir de littérature.

— Je te paierai le double ! propose Marette au bord de son désespoir *psittaciste* vert liquide.

— Et même quadruple ! gerbe Bousquet.

— Et même si je double moi-même, dis-je en y réfléchissant un peu tout de même, car l'argent habille les moines quand ils ne sont encore que des bêtes citoyennes, je n'irai pas ! Et si un gendarme me voyait ! Vous imaginez si un gendarme témoigne un jour qu'il m'a vu une bouteille à la main ?

— Tu n'as qu'à la cacher dans ta crinière...

— Et la délation ? hennis-je. Vous oubliez la délation ! Au moins une personne me verra déposer la bouteille devant sa caisse. Et les caméras ? Les fenêtres ?

— C'est vrai que des fois, reconnaît Marette, le signalement, comme on qualifie juridiquement ce phénomène, n'a pas que des avantages.

— Tandis que si vous achetez la bouteille vous-même, continuai-je, personne ne vous dénoncera pour changement d'opinion et donc de camp...

— C'est pas faux, bave Bousquet qui a soif à un point qu'il est capable de boire son propre sang de famille, chose qu'il sait faire.

— Mais c'est que c'est loin ! se plaint Marette. En plus, j'en viens.

— Hé je t'y ai pas vu, s'étonne Bousquet. Je devais pas avoir les yeux en face des trous, parce que des fois, je prends de l'avance et j'arrive en retard.

— Ce qui est logique, dit Marette. Même que ça m'arrive dans le sens contraire : je prends du retard et quand j'arrive, je mets le paquet pour arriver le premier. »

Il secoue la tête pour remettre son esprit à l'endroit. Il ne vaut mieux pas le regarder dans ces moments-là : on en serait condamné même sans preuve.

« Mais c'est pas le sujet de la conversation, dit-il en mâchouillant le bouchon qui sent encore bon. Car nous n'en avons qu'une. Nous en parlions avec Bousquet lorsque nous avons été interrompus par la force des choses...

— Parce que quand il y en a plus, yen a plus !

— Alors après une courte interruption causée par le chagrin qui nous a légitimement affectés, revenons à nos moutons et ne changeons plus du sujet. Roger ! »

Marette remonte comme il peut le long du portail heureusement fermé et, par un rétablissement qu'il vaut mieux ne pas décrire pour ne pas donner du grain à moudre à la justice d'État, il me fait face, tout aurolé de vapeurs vertes. Je tends mes jambes jusqu'aux sabots, ce qui me donne un air d'ancien combattant recevant une médaille fébrilement attendue.

« Roger, bafouille Marette en surveillant le portail que madame Bousquet ouvre quelquefois brutalement, Roger tu connais mon sens de la non-corruption de personne investie de la reconnaissance patrimoniale...

— Ce qui ne constitue en rien une vertu...

— Je te laisse le soin de choisir les mots dans le dictionnaire en usage dans les tribunaux... »

Bousquet ouvre le dictionnaire et vomit sur son menton.

« Comme il ne serait pas juste qu'on te prenne pour ce que tu n'es pas, continue Marette, je te propose de me ramener sur ton dos au centre-ville où j'ai mes habitudes et relations utiles. Tout le monde sait que j'use de ton dos avec la complicité de mes coreligionnaires. Ça n'étonnera donc personne...

— Mais je n'ai jamais fait ça en public ! Les gens vont se demander si je ne suis pas en train de me soumettre par décision judiciaire dans le cadre de travaux d'intérêt général !

— Ne t'en fais pas, Roger ! Je leur expliquerai au fur et à mesure. Pendant ce temps, Bousquet retournera aux vécés. Car s'il est une règle dont personne, pas même le pire des sycophantes, ne pourra dénoncer la pertinence, c'est bien celle qui veut que quand Bousquet y va, il en revient toujours !

— Et le vice est versa ! » s'écrie Bousquet qui retrouve sa jeunesse au pied du lit... euh... au pied levée.

4

Je donnai un coup de sabot qui retourna le corps de Bousquet, lequel faillit bien se noyer dans sa sueur, car il était couché sur le ventre avant ma salutaire intervention. Il s'en plaignit et menaça de porter plainte non seulement pour coup mais aussi pour blessure et peut-être même pour plusieurs blessures, l'une provoquant l'autre selon la double circonvolution complexe de sa constitution et de son hygiène. C'était du moins ce qu'il affirmait maintenant qu'il avait la bouche tournée vers le haut. J'allais user de mes sabots pour le remettre à sa place quand Marette m'arrête.

« Ami Roger ! » s'écria-t-il en me flattant le museau de derrière.

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa harangue. L'ange se posa sur une borne kilométrique. On dit que les anges n'ont pas de sexe. Je peux affirmer ici que cette idée n'est qu'un corollaire de la pensée catholique, car je vis que cet ange portait tous les signes de la féminité. De plus, il avait déjà servi. Il arrivait tout droit, par les voies impénétrables du ciel et sur un nuage d'hypocrisies canoniques, de la paroisse de Saint-Palais-de-Justice de Foix. Il était nu, sans traces d'érection ni de désir caché. Sa peau était couverte d'injures et d'imprécations gravées par le stylet des tatoueurs fous dont je n'ai pas ici parlé mais qu'il faudra évoquer de temps en temps pour éclaircir les zones obscures de ce récit métaphorique. Une moustache éternellement naissante attirait sa langue sans qu'il pût résister à cette manie endémique. Sa parole en était, comme cela allait de soi, affectée, ce qui ajoutait à ses trahisons naturelles. Il n'avait d'ennemi que les résistants à toute intrusion de l'étranger dans les territoires de sa terre natale, mêlant ainsi adroitement la figure de l'indésirable à celle des casse-couilles et des conquérants. On ne peut pas être plus machiavélique. Bref, tandis que Marette se jetait à genoux dans les excréments de Bousquet et que ce dernier rassemblait ses membres dans l'espoir d'en faire autant, je tournai le dos à l'ange pour le menacer de lui envoyer mes sabots dans la gueule. La situation était tendue. Marette mouillait sa culotte, car il ne porte pas le slip qu'il juge contre-bonapartiste. L'ange prit la parole le premier :

« Loulou, dit-il d'une voix décidément féminine, tu as appelé *bouteille* ce qui est *biberon*. Et conséquemment le narrateur de cette histoire a repris le



mot dans son texte, ce qui constitue une allusion injurieuse. Il peut être condamné pour ça, car la justice peut décider, dans son intime conviction, que c'est lui qui a mis le mot *bouteille* à la place du mot *biberon*. Ce n'est pas la première fois que tu le pièges de cette manière certes rusée mais parfaitement illégale dans sa répétition constante. Je viens ici t'en avertir : tu ne diras plus *bouteille*, mais *biberon*. C'est le onzième commandement. »

Marette ne sachant que répondre à cet éloge de la duplicité, l'ange se tourna vers moi, c'est-à-dire qu'il parla à mon cul, car je menaçais toujours de lui défoncer la mâchoire s'il s'avisait de m'outrager :

« Roger ! dit-il en recueillant le sel de sa moustache sur le bout de sa langue (ce qui n'est pas incohérent pour les gourmets), tu porteras cette correction dans ton texte. Ainsi, chaque fois que Loulou (j'arrive pas à l'appeler autrement, ce petit diable !) a dit *bouteille* au lieu de *biberon*, tu écriras *biberon*. Voilà pour le passé. Quant à l'avenir que prépare le présent récit, tu ne procéderas pas autrement...

— Sinon... ? menaçai-je en grattant la terre de mes fers.

— Sinon je t'encule !

— Ah ! Mais je voudrais bien savoir avec quoi tu m'enculeras, connasse ! Vise un peu ce que je laisse pendre ! Et encore, je ne suis pas vraiment excité ! »

C'est ainsi que l'ange reprit sa route dans le ciel où l'autan et la tramontane se livraient à leurs joutes météorologiques. Marette en fut non pas scandalisé, mais épouvanté.

« Tu ne l'as pas laissé finir ! gémit-il.

— Laisée prend un e final...

— Ah ! Mais je voudrais bien voir ! C'est que c'est un garçon ! J'en témoigne devant Dieu et ses ouailles.

— Certes, s'il t'a enculé (avec quoi, je me le demande), c'est un comme tu dis. Mais je n'ai rien vu de tel sous son nombril...

— Mais c'est derrière qu'il l'a ! Tu n'as pas regardé au bon endroit. »

Et s'exprimant de la sorte, Marette me montra son propre derrière. On n'eût pu en concevoir un de plus immaculé. Le bougre se vantait un peu ! Mais comme la religion amollit le cerveau de ses croyants, je n'insistai pas et commençai à mettre *biberon* à la place de *bouteille* dans tout ce que

j'avais écrit à propos de l'édile premier de Mazères, non sans commenter le changement chaque fois qu'il se produisit au fil du journal.

Terrorisé par la perspective de cette attente forcément interminable et surtout par l'âpreté de ses commentaires documentés, Marette tenta de monter sur mon dos. Je lançai mes sabots en l'air en guise de menace, frôlant ses joues couperosées. Il recula, baisant une croix de toutes ses lèvres violacées. Plus loin, Bousquet agonisait.

« Il mourra si tu ne fais rien, geignit Marette. On a bien le temps de corriger le mot *bouteille* en *biberon*, d'autant que je vais faire appel de la sentence.

— Mais je m'y opposerai, mon salaud !

— Mais voyons, Roger ! Tu n'as pas mesuré l'ampleur de la tâche que t'impose la justice ! Interjetons appel d'une seule voix, toi et moi !

— Et moi alors ? » se lamenta Bousquet dans son enivrante sueur.

Je jubilais, ne cachant rien de ma turgescence intellectuelle qui n'est pas sans relation avec mes capacités érectiles.

« Qué cons ! hennis-je sans mesure. Les abbesses de Saint-Palais-de-Justice de Foix sont tellement ignares en matière lexicale ! On ne fait pas plus illettré. Il faut dire que le dictionnaire en usage dans cette abbaye n'atteint pas le niveau du cours élémentaire. J'allais dire : heureusement pour la littérature ! Dire que je n'avais pas pensé à la force expressive du mot *biberon* quand il est appliqué à ton existence, triste sire ! Je vais m'atteler à la tâche, si un poète de la race équine peut parler ainsi de lui-même. Ah ! Le niveau baisse au Séminaire ! Profitons-en avant qu'un nouveau président prenne le mors aux dents ! »

Et penché sur mon écritoire, j'en rajoutai autant que je pus, sentant que l'ange judiciaire venait de lâcher la bride à mon imagination.

## 5

Cependant, Bousquet agonisait. La langue lui pendait. Les vapeurs nocives de sa sueur, au lieu de l'anesthésier comme il est d'usage en alimentation liquide, provoquaient d'intenses douleurs par tout le corps. Il se convulsait comme qui atteint les limites de la beauté. Je le pris en pitié, tant j'ai le cœur à gauche.

« Laisse-moi l'achever, dis-je à Marette qui pensait prendre la poudre d'escampette en attendant d'interjeter appel.

— Mais c'est que j'en ai encore besoin...

— Il souffre beaucoup, constatai-je. Il n'arrive même plus à faire cui-cui... C'est grave pour un pédagogue en retraite.

— Bon ! Bon ! rugit alors Marette. Retourne à ton texte pour respecter la décision de l'ange judiciaire. Je m'occupe de lui. J'ai l'habitude. »

Mais tandis que je reprenais la route vers le centre-ville où j'ai mes quartiers, Marette se jeta devant mes sabots. Il gémissait encore :

« La justice a encore prononcé une connerie, dit-il en se mouchant dans sa manche. Passe pour bouteille et biberon. Les rustres n'y verront que du feu. Mais *biberon* et *vin blanc* ? Tout de même ! Je ne peux raisonnablement pas te demander d'aller me chercher un biberon de vin blanc !

— Je n'y avais pas pensé... » reconnus-je.

Il est vrai que les termes judiciaires m'avaient tellement diverti que j'en avais oublié d'approfondir la question. Je me sentis presque aussi bête que Marette quand il n'approfondit pas, ce qui lui arrive souvent et même toujours. En principe, il la frotte à la surface et attend que ça vienne. Sauf en ce jour de rencontre sur le bord de la route à la sortie de Mazères après la visitation d'un ange nu au derrière pornographique selon ce que Marette m'en avait dit, n'ayant moi-même jamais eu l'occasion de visiter ces coulisses particulières de la République. Je ne pouvais pas écrire *biberon de vin blanc* sans longuement m'expliquer, comme je le fais ici, sur les tenants et aboutissants de ce syntagme. Le récit en pâtirait. Et tout ça, à cause de la justice du pays dont j'enrichis sensiblement le patrimoine.

« Qu'est-ce que je vais chercher alors ? demandai-je comme si je venais d'avaler une couleuvre mais que j'en avais conscience.

— Ça va être difficile de se conformer au verdict... fit Marette qui hésitait entre un cri de victoire et un gémissement d'enculé pour la première fois.

— Il va falloir trouver autre chose...

— Et c'est pas le Petit Robert qui va nous y aider cette fois. »

Pendant que Bousquet s'agitait comme un qui ne sait pas nager, Marette et moi nous nous assîmes sur le talus, ce qui nous plaçait au-dessus du niveau de la route. Nous vîmes passer tout le parc automobile mazérien. Le soleil déclinait. Aucune idée n'effleura nos esprits.

C'est alors que le colonel Mauger s'amena. On ne l'attendait pas. Il a tellement de choses à écrire à l'ange qu'il passe son temps à taper des lettres sur sa machine à écrire. Et quand il arrive, au bout d'un effort qui l'épuise jusqu'à la soif, à ordonner ces lettres en mots et les mots en phrases plus ou moins rapporteuses, il encombre les couloirs postaux pour se plaindre de la maladie insidieuse qui l'empêche de se servir de sa main pour écrire. Et il ne se lasse pas de s'en excuser auprès de l'ange.

Le voici qui arrive en titubant. Il se tient la main dans l'autre main, mais je ne sais plus laquelle. Il a tellement mal qu'il vient d'interrompre la rédaction d'un signalement tout ce qu'il y a de profitable au système de gouvernement dont il est le serviteur inavouable. Mais à la vue du spectacle que nous donnons Marette, Bousquet et moi-même, il se met à sautiller comme à la marelle et s'approche de notre concile.

« Il y a des mots dans l'air ! jubile-t-il.

— Comment tu sais ça ? demande Marette en se grattant la langue sur le palais, un geste stéréotypé que le colonel reconnaît aussi comme sa propre chronicité, maladie d'oiseau.

— J'ai pas tout compris, fait Bousquet dans sa sueur soûlante, mais c'est bien une histoire de mots.

— D'ailleurs, continue Marette, chaque fois que je tombe sur Roger, il n'est plus question que de mots...

— Or, poursuit Bousquet qui semble retrouver la santé, c'est pas avec des mots qu'on guérit de la pépie...

— Que le mot désigne le contenant ou le contenu...

— Et comme on se fiche bien du contenant qui de toute façon ne désignera plus que nous-mêmes, l'ange est passé par là pour nous compliquer la question du contenu.

— Ça devient genre recherche universitaire...

— Or, on n'a pas poussé jusque-là, tu penses !

— Et du coup, on est privé de contenu ! »

Le colonel considéra les deux bienheureux d'un œil inquiet. La douleur qui irriguait son poignet s'activa alors même qu'il n'était pas en train de signaler. Moi, je me tenais à l'écart. Mais j'avais une folle envie d'assister à la conversation qui n'allait pas manquer d'animer les trois glorieux du contenu. Pour l'heure, ils se taisaient, l'un gémissant dans l'humidité de ses sécrétions intimes, l'autre tentant de former l'hologramme d'un contenant digne du contenu désiré plus que toute autre destination spirituelle et enfin le troisième cherchant le mot qui qualifiait médicalement le phénomène qui endolorissait cruellement son poignet d'écrivain caché sauf aux yeux de l'ange qu'il chérissait.

Soudain, le colonel se redressa, car il s'était avachi. Sa colonne craqua. Il ajusta sa rotule folle et chaussa ses lunettes d'approche. Une idée venait de lui traverser l'esprit. Et pour une fois, elle ne concernait pas la tranquillité existentielle de son prochain. C'était, selon ses premiers dires, une idée à partager à trois. Il me toisa alors :

« Je refuse de m'exprimer plus longtemps devant ce praticien de tout un tas d'injures ! décréta-t-il.

— Mais, s'inquiéta Marette, j'en ai besoin pour acheter un objet contenant le liquide que réclame ma conscience !

— Liquide ! avez-vous dit, ô Monsieur le Maire...

— J'ai dit liquide... je le dis souvent... et chaque fois...

— L'ange a proscrit le mot liquide comme trop entaché d'allusions obscènes, voire attentatoires à la dignité dont nous sommes vous et moi, et tout un tas trié sur le volet de l'honneur, les garants reconnus d'utilité publique. Il ne faut plus dire *liquide* ! »

Le colonel avait parlé. Il ne restait plus qu'à le croire.

Marette s'effondra dans la flaque que Bousquet formait avec ses... liquides... ne connaissant pas encore le mot de remplacement. L'instant était digne d'un 11 novembre sous une pluie de printemps.

« C'est moi qui ai suggéré cette modification du vocabulaire du buveur à l'ange qui en a aussitôt rédigé la sentence, déclara le colonel. Car, voyez-vous, ce qui affecte mon pauvre poignet, c'est un... je vous le donne en mille...

— Un effet de la pratique masturbatoire chère aux sycophantes... ? suggéra Marette qui agonisait de soif.

— Que nenni ! Je ne me caresse plus depuis longtemps. Et plus personne ne me caresse, surtout dans le sens de ce poil ! Non, messieurs, on ne dit plus *liquide*. On dit...

— On va le savoir avant de mourir le gosier sec...

— On dit *fluide* ! Car ce dont souffre mon poignet, c'est d'un fluide. Et non pas d'un *liquide* comme le prétendent les mauvais esprits<sup>1</sup>.

— Mais alors, s'écria Marette comme dans un dernier sursaut avant la mort définitive, mon psittacisme n'est pas liquide... Il est... fluide...

— Ce qui change tout ! fit le colonel qui bravait sa douleur fluide.

— Mais ça ne change rien à la couleur au moins ? gémit Marette en proie à une angoisse digne d'un martyr déchiré par des lions romains.

— Encore heureux ! » s'écria Bousquet qui revenait au monde des vivants.

Mais j'intervins, car ce bonheur de pacotille titilla mon intelligence, comme au pèse-nerfs :

« Ma foi, dis-je pour introduire adroitement mon propos, si le liquide devient fluide et la bouteille biberon, qu'est-ce que je vais chercher pour vous être agréable à tous trois ? »

Et j'ajoutai à l'adresse du colonel :

« Car je suppose que vous vous joignez d'office au consistoire présent...

— Je veux, mon colon ! »

---

<sup>1</sup> Voir dans *Les Huniers*, roman, la confidence du colonel Jean Mauger à la présidente du TGI de Foix. Le texte intégral est en libre lecture dans la RALM.

## 6

La question se posa alors, car le colonel en était friand jusqu'à l'impuissance, de savoir si l'appelé qui avait participé aux opérations de pacification des départements et territoires de l'Algérie était oui ou non complice du crime contre l'humanité dénoncé par le président de la République lui-même.

Prétendre le contraire pouvait constituer une offense manifeste aux objecteurs de conscience qui avaient sauvé l'honneur de la Nation.

Les deux thèses s'opposaient dangereusement depuis que d'anciens membres de l'OAS, fascistes et terroristes par définition, avaient rejoint leurs frères ennemis dans les rangs de la Légion de l'honneur en bouteille... pardon, en biberon, si biberon d'honneur veut dire quelque chose, en tout cas si ce curieux syntagme est plus chargé de sens que de sang.

Les trois valets de la bonne fortune s'entendaient à merveille sur ce sujet. Mais comme Marette était monté sur mon dos et que Bousquet se servait du colonel comme d'un âne pour ménager sa phlébite, force m'était d'en dire un mot. Je le prononçai sans crainte de représailles, car l'ange avait disparu. D'ailleurs le ciel était couvert et comme le soleil tombait, je ne lisais plus les émotions qui donnaient le vertige à mes improbables compagnons de route. J'en prononçais, des mots ! Et pas qu'extraits du dictionnaire ! J'en puisais même dans la littérature, ce qui ne manqua pas d'affecter l'intelligence embrouillée des deux cavaliers de l'apocalypse nationale et de l'âne rhumatisant qui trottaient à mes côtés.

7

Ah ! Si nous n'avions pas rencontré Lecerf, jamais nous n'en aurions fini avec cette discussion ! Heureusement, nous le trouvâmes aux prises avec les meubles de sa maison. Il les sortait. Et chaque fois qu'il rentrait, par la porte ou une fenêtre, il en cassait un et aussitôt fait et dit il le traînait dehors comme s'il ce fût agi de sa propre épouse. En quelques minutes d'observation tranquille, car le malheureux candidat aux élections municipales n'en était pas à son coup d'essai, nous le vîmes sortir de la maison tout ce qu'elle contenait, mais sans l'épouse trompée qui avait dû changer de domicile.

Comme personne n'était en danger de mort ni de dignité, il ne nous appartenait pas d'intervenir. Lecerf pouvait agir comme il l'entendait, ou comme le lui dictait sa conscience, entre les quatre murs de sa maison. Certes, il recommencerait. Nous le savions. Nous avons même cessé de compter les fois où cet agissement crispé avait eu lieu. Du moment que Lecerf ne s'en prenait qu'à ses propres possessions et qu'il n'agissait pas en tenue incompatible avec les bonnes mœurs, la question de savoir s'il avait usé d'un biberon ne se posait pas. Quelquefois, le contenu des biberons n'explique rien. Il faut chercher ailleurs dans la classe des instruments qui servent à injecter les produits plus ou moins toxiques que l'existence propose à ses gueux.

Mais nous eûmes fait preuve d'une bien intolérable indiscrétion si nous avons évoqué ces faits dans nos conversations publiques. Marette m'étrillait les côtes à cause de ses oreilles qui n'entendent plus si aucune porte ne s'interpose entre lui et l'objet de son attention. Nous abandonnâmes Lecerf à ses occupations ménagères et aux ordures qui la peuplent comme chez tout un chacun. Le soleil, en équilibre sur le clocher de l'église, semblait observer notre progression vers le centre-ville. Je m'attendais à distinguer nettement de l'ombre les ailes coupées de l'ange judiciaire. Mais pour l'heure, l'ombre ne contenait rien qui m'inspirât. J'amblais sur un trottoir jonché de merde de chien comme il est d'usage à Mazères, la ville du vent, des crottes et des fenêtres indiscretes. Une caméra de surveillance citoyenne trahissait l'œil passablement exercé de son opérateur. Marette ne put s'empêcher de lui faire des signes sans doute convenus, puis ses fesses m'indiquèrent la direction d'une rue assez obscure pour que sa lumière ne trahissent pas la présence d'un cheval et



d'un âne tous deux montés par des personnages importants de la vie locale.

Crottant parmi les crottes, j'allais où l'on me conduisait. Le colonel, rouspétant à cause de la masse inerte de Bousquet qui s'était endormi non sans s'accrocher aux oreilles de son animal, se prit soudain pour Sancho Panza et débita quelques proverbes de son cru, ce qui se révéla insuffisant pour tirer Bousquet hors de son sommeil de chasseur au pays des lions et autres bêtes de l'imaginaire en bouteille. On eût dit que l'un allait sans le savoir où l'autre voulait le conduire. Ou le contraire, comme je le constatai dix minutes plus tard par effet cervantesque.

Nous atteignîmes un coin d'immeuble dont l'ouverture répandait une lumière vacillante sur la chaussée glissante. Il avait plu, mais sans nous. Marette crut avoir vingt ans et, après avoir levé la jambe, s'étala par terre où la rigole l'accueillit comme s'il était déjà en proie à l'oubli. Il entra le premier.

Le colonel tenta en vain de réveiller Bousquet qui ne pouvait donc le désarçonner et comme le militaire ne connaissait pas d'autre moyen de descendre d'une monture, il me regarda comme si j'avais connaissance d'une technique à la hauteur de son ambition : rejoindre Marette à l'intérieur pour partager l'honneur et l'amitié qui va avec. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'un cheval eût pu être accepté par la corporation colorée qui donnait déjà des signes, à notre niveau de nature sonore, de joyeuseté critique. En tant qu'âne d'occasion, Bousquet eût eu pourtant le choix entre l'homme que signalait son état civil et la bête qui ne voulait pas ou ne pouvait pas se réveiller. Il ne manquait plus que Lecerf sortît les meubles de ce local. Le bruit de verre eût ameuté plus que la population.

La tête de Marette apparut enfin au ras du sol qui était composé d'une marche de pierre lisse comme une fesse d'enfant et d'un escabeau servant à mesurer la différence de niveau.

« Roger, me dit-il. Je n'arrive pas à trouver les mots. Et j'ai une de ces soifs !

— Vous n'avez pas votre Petit Robert sur vous ? tonna le colonel qui ne descendait plus.

— Sans les mots habituels, je ne sais plus demander, gémit Marette.

— Ça ne va pas être facile, » dis-je en entrant dans la caverne (mot qui remplace le seul qui convienne à cet établissement sur décision de l'ange).

En fait, à part le tenancier, qui en tenait une de bonne mais qui avait le privilège du comptoir de son côté, il n'y avait guère que Marette à l'intérieur. Autant dire qu'un Marette sans les mots qui d'ordinaire expriment ses pieux désirs n'est plus un Marette heureux de pouvoir encore se traîner pour aller où les contenus attendent dans leurs contenants qu'on les sorte de là.

« Qu'est-ce que je dis ? fit l'édile en goguette flasque.

— Flasque je sais pas, dit le colonel. Je n'ai pas lu le jugement dans son entier. Quand je baisse la tête pour lire ce qui est écrit en bas, j'ai les pieds qui montent. Et quand ils montent, je ne descends plus.

— Il n'y a pas de solution à votre problème, mon colon ! dit Marette qui s'impatientait comme un écolier derrière son pupitre à l'heure de vider sa vessie.

— Ne comptez pas sur moi pour dire n'importe quoi, déclarai-je car je me sentais soudain important.

— J'ai bien demandé un contenant de contenu, mais ce bougre de troquet ne comprend pas pourquoi je ne le demande pas clairement comme d'habitude.

— Sans ambages, ajouta le colonel qui gigotait sur le dos de Bousquet.

— Dites-lui qu'ils vous servent ce que vous prenez d'habitude, proposai-je.

— Mais c'est que j'en ai, des habitudes ! Il ne va plus savoir où donner de la tête.

— Des fois, fit le colonel sans cesser de bourrer les flancs de Bousquet de petits coups de pied pointus comme des langues de pute, des fois je me demande si on a bien raison de se soumettre aux jugements de l'ange...

— Qu'est-ce que vous dites là ! s'offusqua Marette. Il faut faire tout ce qu'on nous dit aussi bien que ce qu'on ne nous dit pas.

— C'est bien là une conception de la liberté à laquelle j'adhère, reconnut le colonel, mais des fois je me demande si ce qu'on se dit n'a pas aussi quelque vertu curative...

— Je t'en foutrais de me soigner de ce qui n'est pas une maladie ! Je souffle de psittacisme vert...

— Fluide !

— Et l'ange m'a assuré que la couleur ne changerait pas. C'est un décret !

— Le rouge n'est pas mal non plus, dit le colonel en tirant la langue.

— Et le blanc donc ! » grogna Bousquet qui revenait à lui.

Ses jambes se plièrent, ce qui projeta le colonel dans les bras de Marette. Les voilà tous deux à l'intérieur et avant d'entrer à son tour, Bousquet m'avertit en secouant son doigt devant mon museau :

« Et toi, Roger, n'entre pas ! Ce n'est pas un endroit pour les chevaux ici. Il faut être un homme pour être accepté par cette compagnie honorable et primée. J'aime les animaux, mais uniquement ceux qu'on peut tuer en s'amusant.

— Laisse-le entrer, glapit la voix de Marette. Sans lui, on n'a plus de vocabulaire.

— Et ça donne soif, » ajouta le colonel.

Bousquet, qui a beaucoup enseigné la logique, se mit à réfléchir, nonchalant sur le seuil que Marette et le colonel avaient franchi dans les bras l'un de l'autre. Il allait faire un malaise si je n'intervenais pas pour le déboucher. C'était prendre le risque de répandre pas mal de matière sur le trottoir, mais à cette heure avancée, qui s'en soucierait ? Le jet atteignit le milieu de la chaussée.

« Je me sens mieux, fit-il en posant le pied sur l'escabeau. Je ne sais pas ce qu'il m'a fait, Roger, mais je me sens mieux maintenant.

— Tu ne trouves pas le mot, hein, Jean-Lou ? C'est tout de même terrible de plus trouver les bons mots chaque fois qu'on se trouve à la portée de ce cheval.

— Vous appelez ça un cheval... » glouglouta le bistrot.

Comme j'étais entré, et que je me tenais comme un homme, il me considérait d'un œil dubitatif. Marette caressait une bouteille sans oser en demander le prix. Le colonel, incapable de tenir debout, regardait le plafond sans voir autre chose.

« Qu'est-ce que je tiens ! répétait-il.

— C'est pas ce que tu crois, dit Marette. C'est le pied du tabouret sur lequel je suis assis. Tu peux arrêter le mouvement pendulaire.

— Vous avez demandé ce qu'on est venu chercher ? dit Bousquet qui retrouvait les mots de son inquiétude existentielle.

— On est venu chercher une chose sans les mots qui la désignent... regretta Marette.

— Et du coup je ne comprends rien, dit le tenancier.

— Pourtant, dit Marette, c'est ici qu'on est venu le demander, pas à l'église.

— Ça contient rien, un ciboire, si boire veut encore dire quelque chose...

— Roger va nous aider. Il sait parler à ceux qui ne comprennent rien à ce qu'on dit.

— Un peu comme si Lecerf était parmi nous... » supputa Bousquet.

## 8

La nuit tomba dans un concert de crissements de pneu. On entendait les meubles de Lecerf retourner d'où il les avait sortis. L'opposant était lui aussi atteint de psittacisme, mais quel politicien ne l'est pas ? Personne n'évoqua l'état ni la couleur de sa matière. L'heure était aux mots qu'il faut trouver d'urgence sous peine de crever de sécheresse. Et le tenancier ne comprenait toujours rien. Il hochait une tête qui ne savait rien faire d'autre. Marette s'énerma :

« On a nous aussi défendu l'honneur de la patrie ! tonna-t-il sans rien lever. Et sans objecter ! Que quelqu'un vienne me dire le contraire !

— Ce ne sera pas moi, gloussa le colonel, car je suis du même avis que vous. Ne partageons-nous pas la même croix ?

— Ni moi ! » aboya Bousquet.

Les regards se vissaient dans ma robe. J'eus la sinistre impression d'être assis sur la sellette d'un tribunal populaire un jour de vendange. Mais il en fallait plus pour m'en imposer.

« Voyez dans quel état vous a mis ce pauvre bougre de roturier ! dis-je en saisissant l'objet en question par son épaule tombante. Il ne sait plus à quel saint se vouer. Vous entrez dans son établissement où vous avez vos habitudes et pourtant, vous ne parlez plus la même langue que lui, celle qui fut la vôtre avant que l'ange exterminateur... heu... judiciaire ne vienne vous imposer son vocabulaire tronqué jusqu'à la confusion. Quelle pitié dégoûtée vous m'inspirez ! Vous voilà réduit à demander au marchand un contenant de contenu. Le linguiste, sémiologue par essence, s'en régale d'avance. Ce nouveau syntagme n'enrichira certainement pas le lexique des amateurs de liquide...

— De fluide...

— Ah ! Le vert demeure vert ! C'est une décision de justice. Et le psittacisme qui vous affecte tous à divers degrés de vos capacités intellectuelles respectives n'a pas changé de sens lui non plus...

— Vert, rouge, blanc... murmure le colonel avec des accents de nostalgie coloniale.

— Marron... fait Bousquet en fouillant dans ses poches.

— Je comprends toujours pas ce que vous êtes venus chercher... se plaint le tenancier. En période électorale, je dis pas. Mais en un jour ordinaire comme celui-ci... Non... je vois pas... Mais si c'est l'ivresse que vous êtes venus trouver, j'en ai en bouteille comme en fût ! C'est tout ce que je sais faire de mon existence, foi d'animal humain ! »

## 9

Après cette orgie sémantique, nous nous endormîmes sur nos lauriers, l'un et l'autre rêvassant de joutes patriotiques, celui-ci enseignant aux enfants à tuer les animaux pour le plaisir de les aimer et moi, Roger, cheval de trait et de portrait, dormant debout comme c'est ma nature profonde.

L'ange m'apparut. Vu de près comme je ne l'avais encore jamais vu, car c'était en rêve, ce remède contre l'amour ne m'inspira aucun sentiment national. Ses genoux grossiers, ses chevilles veinées de bleu, ses hanches anguleuses, ni sa poitrine crevassée ne pouvaient laisser de traces dans ma mémoire autres que celles de la nausée propre à celui qui harcèle le salaud comme le pédant pour ne pas être harcelé par eux. C'est un combat de survie. Rien à voir avec le sacrifice de soi ni le service rendu à la société. Seule la mort a un sens. Toute autre limite, et je n'en connais d'autre que la société des hommes, en est dépourvue. Autant ne pas s'y intéresser autrement que pour provoquer sa colère. Il n'y a rien de plus vivifiant que de pratiquer le langage sur de pareils instruments expérimentaux.

L'ange se taisait en attendant que j'achève ma description, car je réfléchissais à voix haute. C'était la nuit et le ciel ne contenait rien d'autre que mon sommeil. L'ange devait attendre sous peine d'être scié par ma pensée. Il le savait. Il se présenta, comme toujours, de face, de telle manière qu'on ne pût voir ce qu'il cachait dans son dos. Je soupçonnais d'inavouables aventures anales dans le genre merde mal torchée.

Que peut-on attendre d'un ange aussi clairement caractérisé ? L'esprit de la loi voudrait sanctionner l'expression par trop porteuse de calomnie, mais l'ange qui fait la bête s'en prend aux mots seuls et prétend en changer le sens pour l'imposer au nom du peuple à des praticiens du langage qui ne connaissent le peuple que pour en être sortis.

J'achevai ma harangue par un hennissement si obscur que la nuit s'en inquiéta. L'ange alors s'approcha, les tétons sur le ventre et le poil vicié par ses habitants jaloux. Derrière nous, la porte du mastroquet était close. L'enseigne disparaissait dans l'ombre. Les trois sbires du sentiment patriotique s'étaient enlacés à même le trottoir. Ils rêvaient peut-être dans le même rêve. Qui sait de quoi sont capables ces utilitaires du patrimoine ordinaire ?

« C'est une farce que je leur ai jouée, dit enfin l'ange. Tu n'as pas marché, j'espère...

— Les mots m'appartiennent, grognai-je, ainsi que tout ce que j'en fais. Je ne te conseille pas de t'interposer entre le rêve et la réalité, ange ou démon.

— Je n'ai pas d'excuses... mais je dois nourrir ma famille...

— Et tes ambitions ! Tu n'as pas le choix : la Légion d'honneur ou le placard.

— L'oubli d'un côté comme de l'autre...

— Je ne t'oublie pas, moi !

— Mais je ne suis pas un ange...

— Tu es ce que tu es, alors que je suis ce que je ne suis pas.

— Que penses-tu devenir ? La mémoire est de ton côté, comme l'oubli m'habite...

— Je n'ai pas cette ambition. Vous avez fait de moi un cheval. Eh bien je galope au vent de votre hypocrisie. C'est comme ça que le temps passe pour moi. Je n'ai pas l'intention de posséder ni de donner.

— Théâtre de la cruauté, je sais...

— Laisse-moi rêver à autre chose maintenant !

— Je disparaîs comme je suis venu(e)... »

Je m'éveillai. Il était encore nuit. Je fis quelques pas sans provoquer le trottoir. Comme je me sentais bien ! Ces fenêtres closes figuraient ma puissance. Je pouvais être seul quand je le désirais, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Par terre, les trois tripettes de l'illustration nationale se donnaient des petits coups de pied sans conséquence. Personnages revus et corrigés sous l'emprise de la nécessité satirique. Sans doute. Mais je n'ai rien trouvé de plus vivant ni de plus réel à me mettre sous la dent, car s'ils ont soif, je meurs de faim ! Et s'ils ne songent qu'à s'estourbir, je veux contempler la réalité comme on s'arrête devant l'étranger de passage.



## 10

Marette sortit le premier de sa torpeur toxique. Il craqua en s'étirant prudemment. À quatre pattes il visita les alentours et se réfugia un instant derrière un platane creux dont l'ombre dissimulait un fin museau. Puis il revint vers moi, la langue pendante et sèche :

« Ah ! pleurnicha-t-il sans honte. Si nous avons trouvé les mots ! Mais tu n'as pas ouvert la bouche, Roger ! Et nous avons décidé de mourir plutôt que de sombrer dans le désespoir.

— Vous n'en êtes pas morts.

— Je crois que Bousquet est mort. Il n'a jamais été bien solide sur ses jambes. Un âne doit être fort sur ses pattes. Il ne sait jamais ce qu'on va lui mettre sur le dos.

— Le colonel en a profité toute la nuit.

— Tu n'as pas dormi, toi ? Ça ne m'étonne pas. Tu as les mots de ton côté, tandis que nous, pauvres minus habens du devoir de mémoire, l'ange nous persécute. Il ne laisse aucun répit aux complices que nous sommes. Ah ! J'ai quelquefois des accents de vérité, comme tu vois...

— Ce sont là les effets de la soif ou de l'abstinence, je n'ai pas encore décidé de la suite à donner à ce que vous me faites subir à user sans permission de mon langage et de mon dos. Je finirais par vous donner la dimension de vrais personnages de légende, qui sait ? »

Mais cette conversation somme toute honorable du point de vue qui nous occupe ici ne pouvait pas durer. Je ne sais si ce fut Marette lui-même ou l'un de ses barons qui l'interrompit. Le fait est que nous revînmes à nos moutons en même temps que le soleil à ses rayons. Étions-nous en route à ce point qu'il nous fallait maintenant la reprendre sans discuter des conditions du voyage ? Allons donc ! On ne s'aventure pas en pareille compagnie.

« C'est fermé, » dit le colonel en poussant la porte du troquet.

La douleur de son poignet s'était réveillée en même temps que lui.

« Ça ouvre tous les jours, dit Bousquet qui s'y connaissait en ouverture.

— On a de quoi payer, fit tristement Marette. Et on sait ce qu'on veut. Mais sans les mots pour le dire, on est condamné à prendre le volant sans risquer le piment, té !

— Ah ! s'écrie le colonel. J'en ai défoncé des portes du temps où je servais ! Mais celle-ci n'est pas la porte d'un ennemi. Aussi attendrai-je qu'on l'ouvre. Je ne tiens pas à dénoncer le citoyen utile à la patrie comme au particulier qui aime la patrie.

— Bien dit ! glousse Bousquet en secouant sa crête. Mais j'ai une de ces envies de faire cui-cui ! Comment voulez-vous ? Avec une langue dans cet état !

— La faute à qui ? râle Marette avant de se la mordre, la langue.

— Je n'accuse personne ! corrige Bousquet qui a mal au ventre et produit en même temps une quantité insupportable d'hydrogène sulfuré. Je dis seulement qu'on n'est pas récompensé de la même façon selon qu'on a soif ou qu'on larbine. C'est tout ce que je veux dire. Je suis un béni-cui-cui assoiffé. Et encore : je mâche mes mots.

— Et ça te donne encore plus la pépie, je comprends ! Il n'y a rien comme les mots pour donner soif.

— On devrait arrêter d'en consommer, » propose le colonel qui n'est pas bien réveillé.

Maintenant que le soleil éclaire les angles de rue, des gens montrent le bout de leurs nez aux fenêtres. Les rideaux ne resteront pas longtemps ouverts. Il y a juste assez de lumière pour distinguer le vrai du faux. Pas un enfant dans les jupes. Des chiens nerveux ignorent les pigeons qui participent eux aussi à l'encrassement des rues.

« Si on se rapprochait des vécés, propose Bousquet que toutes ces crottes perturbent.

— On sera plus près de la mairie, dit le colonel sans penser à mal.

— C'est que je casse pas les meubles de ma maison, moi, glousse Marette en grattant la porte close du bistrot. Vous êtes sûrs qu'ils ouvrent pas avant ?

— Avant quoi ?

— Avant que tu te chies dessus ! »

Mais le trio peine à mettre en mouvement ses organes de locomotion, d'autant que Marette n'est pas chaud pour aller à la mairie à cette heure matinale presque nocturne.

« Moi, gémit Bousquet, j'ai plus envie de chier que de me calmer la pépie ! J'y vais sans vous. Peut-être que je trouverai les mots une fois soulagé. On le dit : homme pressé ne dit plus rien.

— Ah ! s'écrie le colonel. Vous me plagiez. J'en ai tout un tas dans le genre : Homme sans voix n'est pas pressé.

— Mais c'est tout le contraire de ce que je viens de dire !

— Ou c'est dit autrement.

— C'est pas comme ça qu'on passera commande le moment venu, grommelle Marette. Va chier, Bousquet. Des fois, on sait jamais : C'est en chiant que ça vient ! »

Bousquet trottina jusqu'au bout de la rue et disparut à l'angle, laissant la perspective du monument aux morts libre d'interprétation. Le colonel secoua prudemment sa main valide :

« J'ai une bonne réserve à la maison, dit-il. Et celle-là, pas besoin de mots pour la vider de sens.

— C'est pas la même chose, dit Marette d'un air pensif. Il vous manquera la compagnie.

— Mais je vous invite à partager le silence des mots !

— Je peux amener le cheval ? Je peux plus m'en passer. On montera dessus pour préserver nos jambes. On va en avoir besoin.

— Oh ! Une fois à la cave, on ne remontera pas avant un bon moment. On économisera cette partie de nos personnes. Mais le cheval restera à la porte, car le lieu est exigü...

— Si exigü que ça ! Ça se monte à combien de bou... de bi... de contenants ?

— Bien assez pour passer de vie à trépas si on n'y prend pas garde. En avant, marche ! »

Un petit coucou à la statue du soldat inconnu de Mazères et nous voilà en route pour le tran-tran quotidien des garants de l'édifice constitué et même voté. Marette veut faire le tour sans attirer l'attention, car il est encore tôt et il veut profiter de la liberté de ton que lui permet la pauvreté de son vocabulaire. État dont il ne déplore en secret que les aspects

judiciaires, car la nature ne l'a pas doté d'une éducation beaucoup plus riche, si on peut parler de richesse à propos de la pauvreté. Nous entrons dans l'ombre crottée aux relents de salpêtre et d'humidité crasseuse. Les soupiraux bâillent encore.

J'avance sans me presser. Le colonel s'impatiente, car il sait comment contourner les décisions de justice sans se prendre les pieds dans le tapis. Il s'y connaît autant en contournement que Marette en déviation. Ils ont laissé tomber le pauvre Bousquet qui doit être en train de viser le trou avant de se laisser aller à sa science de l'expression intime. Et comme j'ai le pouvoir, en tant que narrateur libre, d'être à la foire et au moulin, voici ce qui se passa sur le parvis des chiottes municipales :

Bousquet se vidait, pensant au plaisir qu'il prendrait à se remplir de nouveau. L'odeur ne le gênait pas, pas plus que le bruit. La secrétaire qui le vit, trois minutes plus tôt, entrer dans les services hésita à ouvrir la fenêtre pour le héler. Au moment où il arrivait, trotinant au rythme de sa bedaine, elle craignit d'interrompre un processus en route, ce qui lui eût infligé non seulement les miasmes de l'entreprise, mais l'eût soumise à des reproches inévitables une fois le projet accompli. Elle attendit donc que Bousquet sortît de cet endroit où il est fortement déconseillé de se trouver en même temps que lui. Un peu comme un prédateur sexuel, mais pour une autre raison qu'il n'est pas difficile de deviner. C'est que l'homme est chasseur. Et son fusil, quand il pète, il ne vaut mieux pas se trouver là, pensa la secrétaire en embuant le carreau. Elle guetta la sortie du plombiste avec l'intention d'ouvrir la fenêtre, de se boucher le nez aussitôt fait et de héler le bonhomme pour lui demander des nouvelles de Louis Marette, car elle n'en avait pas alors qu'elle aurait dû en avoir. Car ce jour n'était autre que celui du 11 novembre ! Et Louis Marette était attendu, malgré l'heure matinale, par une brigade de notables locaux qui secouaient leurs médailles devant leurs nez respectifs en attendant de se montrer sur la place d'armes. L'heure était grave et Marette n'était pas là pour mesurer son retard.

## 11

« Oh ! Putain ! Oh ! Putain ! » ânonnait Bousquet, les mains à la ceinture du pantalon. Il n'avait pas terminé. Ah ! Ce n'était pas la première fois qu'on l'empêchait d'aller au bout de son entreprise. Tandis que Marette était attaqué de toutes parts, selon ses propres termes destinés aux médias locaux, le Bousquet était la victime expiatoire d'interruptions de toutes sortes. Mais la plus frustrante d'entre elles était cette désinvolture, qui voulait se faire passer pour de la familiarité, avec laquelle le moindre citoyen l'interpellait alors qu'il était très occupé à autre chose que la dilection ou le coup de foudre.

Mais cette fois, l'heure était grave. On était au matin du 11 novembre et les huiles locales attendaient Marette un verre à la main en espérant l'occuper à d'autres rituels moins personnels. Les médailles et les rubans rutilaient dans la salle d'honneur. L'air était saturé de rouge et de blanc. Et les bleus, encore timorés à ce stade de leur expérience municipale, recevaient les conseils des plus allumés de *la gente désignée en fonction de critères de soumission éprouvés depuis Louis XI*.

Qu'on pardonne au narrateur des présents évènements l'aspect bancal et peu académique de ce dernier membre de phrase, mais il s'est efforcé de tout y mettre sans laisser paraître ses sentiments de dégoût, de colère et de projet criminel.

Comme je le disais plus haut, je n'étais pas là. Il va alors sans dire que ce que je raconte ici m'a été rapporté. C'est qu'on aime beaucoup rapporter à Mazères. Ma boîte aux lettres en est pleine. J'ai quelquefois l'impression qu'on me confond avec le préfet.

N'étant pas témoin des faits qui suivent, je confesse que par-dessus le marché j'en ai rajouté un peu, histoire d'approfondir toujours le sens à accorder aux détails et aux épiphénomènes sans rapports donc avec le nœud de l'histoire ici contée.

Quand la secrétaire ouvrit enfin la fenêtre pour informer Bousquet de l'absence de Marette alors qu'on était (déjà ! ajouta-t-elle) le 11 novembre, celui-ci, bien que sorti de l'espace municipal où l'on confine ordinairement la merde, n'en avait pas tout à fait fini avec le contenu indigeste de son colon. Comme, plus tard, après ce récit, Bousquet lui

reprocha de l'avoir interrompu et provoqué des inconvénients de culotte, elle se défendit vertement en précisant devant le maire, comme en cérémonie, qu'elle avait attendu sa sortie des lieux d'aisance pour l'interpeller.

« Oui, certes, péta Bousquet, mais je n'avais pas fini !

— Hé mais alors ça ! s'écria Marette en caressant son perroquet. Mais comment tu étais dehors, et culotté je suppose, alors que tu en avais encore dans le ventre ?

— Mes pratiques intimes ne regardent que moi ! clama le chef des chasseurs.

— Hé bé j'aimerais bien savoir qui est l'heureuse élue...

— C'est « heureuse élue » qu'il faut dire !

— Hé mais je n'ai pas dit le contraire ! »

Lassée par ce dialogue empreint de psittacisme vert liquide, la secrétaire se hâta de m'en rapporter le contenu à la virgule près. Ça sentait tellement mauvais dans le bureau du maire qu'elle avait failli se trouver mal. Elle en était toute chavirée. Elle me tomba dans les bras... mais c'était en dehors de ce récit et sans rapport avec lui.

J'espère que le lecteur saura apprécier les précautions que je prends avec ce qui n'appartient pas à ce récit et ce qui, lui appartenant peut-être, ne concerne que ce qui s'est passé quand il s'est terminé. C'est compliqué, la littérature, surtout par les temps qui courent.

Bref Bousquet courait comme un dératé. Il s'était juché sur une poubelle municipale pour jeter un œil dans la salle d'honneur où les conversations allaient bon train, mais sans Marette, ce qui finirait par poser de sérieux problèmes d'organisation.

Descendu de son perchoir, la langue harcelée par la pépie héritée du domaine où il passait le plus clair de son temps, Bousquet se remit en route, retenant son lourd pantalon de velours côtelé. Il en avait autant dans les bottes, car il avait lui aussi oublié, alors qu'il prévoyait une partie de chasse pour le lendemain matin, qu'on était à la veille du 11 novembre. Personne n'en avait parlé, pas même le narrateur de ce récit qui avait ainsi fait la preuve définitive de sa sournoiserie. Ah ! Bousquet m'en voulait ! Il s'en était caressé le fusil pendant de longues heures de réflexion furieuses, après la dernière page de ce récit toutefois. N'anticipons pas et

gardons-en pour un autre épisode de cette aventure de Louis Marette dans le désert d'Hypocrinde.

C'est en courant (si on peut appeler ça courir) qu'il passa devant chez moi, comme chaque fois qu'il ne sait plus s'il est l'âne ou le cavalier, un défaut compulsif chez ce personnage marginal de l'épopée municipale.

« Grisons ! Grisons ! ânonnait-il. C'est facile à dire ! Le discours politique a de ces exigences ! »

Paroles hors de propos, mais qu'il prononça devant mon portail. J'étais en train de biner la terre de mes choux.

« Hé je savais pas que les chevaux mangeaient du chou ! » plaisanta-t-il dans un moment d'absence provoqué par ce qu'il considérait comme le comique de mon comportement.

Mais le trou fut de courte durée, sinon il m'aurait demandé à boire. Il n'en eut pas le temps ! La question du 11 novembre, celle que posait ce 11 novembre-là, lui revint soudain en mémoire, avec une telle violence qu'il pensa déposer le reliquat de ses occupations intestinales devant mon portail.

« Mais tu ne transportes pas notre maire ! constata-t-il avec effroi. Il n'est plus sur ton dos ! Pourtant, il devait y être... »

Une lueur de joie chrétienne illumina alors les nuances chaudes de son nez :

« Tu vas me dire qu'il s'est endormi dans ton lit... se réjouit-il plusieurs fois, comme si cette répétition allait réveiller le perroquet qui dormait en lui.

— Je ne dis rien, dis-je pour mettre fin à cette itération fiévreuse.

— Il est pas dans ton lit... ?

— Ni sur mon dos, ni ailleurs dans ma propriété.

— Et il est où alors !

— Il n'est pas monté au ciel non plus.

— Mais vas-tu me dire ce que tu en as fait ! Tu es passé à l'acte, maudit poète ! Et je te prends sur le fait avec un retard qui en dit long sur l'horreur de ton crime ! »

Son désarroi était tel qu'il ne put toutefois s'empêcher de sourire un peu entre deux grimaces. Je le déçus sans doute quand je lui dis :

« Il est parti à la poursuite de son perroquet.

— Maudit perroquet ! Enfin... je veux dire qu'il la cherche bien, notre malédiction.

— Je sais bien que vous n'irez jamais jusque-là ni l'un ni l'autre.

— Raconte-moi, bien que le temps presse...

— Marette était donc sur mon dos...

— Tu l'as désarçonné et il est allé se fracasser le crâne, qu'il a pourtant bien mou à force d'humidité verte, sur le bord d'un trottoir qu'il va falloir fleurir avec les bouquets prévus pour le 11 novembre !

— Retiens ta joie, ô chasseur !

— Mais je n'ai pas dit ça !

— C'est alors, fis-je en mimant, que le perroquet est sorti tout droit d'un local prévu à cet effet.

— Tu penses si Loulou ne l'a pas raté ! Pan ! Pan ! Un doublet !

— Non, il n'y en avait qu'un...

— Le premier !

— Il tira sur mes mors et je pilai sur place.

— Il est alors passé par-dessus ta crinière et est allé se fendre le crâne contre le bord du trottoir...

— Que non ! Il est descendu de mon dos sans se fiche par terre. C'était le premier perroquet de la journée, souviens-toi. La nuit avait effacé toute trace de vert.

— Il ne demandait qu'à être rempli ! Imagine-t-on que le vide se vide ? Que se passerait-il alors ? C'est ce que j'enseignais à mes petits écoliers. On ne vide que ce qui est rempli. Et une fois que c'est vide, la règle veut qu'on ne remplisse que ce qui ne l'est pas. C'est la base de tout raisonnement éducatif de portée nationale et républicaine.

— Je te remercie pour la leçon... Dois-je continuer ?

— J'en ai encore envie ! Continue ! Jusqu'au moment où il se brise le crâne. Après, je peux imaginer tout seul. J'ai l'habitude, bien que la condition nécessaire ne se soit jamais réalisée. Je m'entraîne beaucoup avant de revenir dans la réalité municipale.



— Comme je te l'ai dit, il n'est pas tombé. Il tenait encore sur ses pattes. Ce perroquet était le premier. Voilà les conditions du récit. Il n'y en a pas d'autres.

— Hé bé tant pis ! Je remettrai ça sur l'oreiller... Alors comme ça, le perroquet s'est envolé ?

— Comme je te le dis.

— Et Marette s'est mis à le poursuivre ?

— C'est un fait.

— Il avait plus besoin d'un avion que de toi, c'est évident. Mais comme il a pas le brevet, il va falloir que tu inventes autre chose, ami Roger ! »

Il n'est pas facile à convaincre, le Bousquet, surtout s'il a commencé à se vider sans avoir pris la précaution d'amorcer un remplissage en règle. Or, il était à jeun. Son esprit fonctionnait presque aussi bien que celui d'un écolier. Il avait tellement donné à la patrie qu'il en manquait maintenant ! On est bien mal récompensé avant de mourir de soif !

« Je ne te raconte pas de craques ! m'insurgeai-je. Je ne suis pas responsable de tous les problèmes mentaux que Marette traverse depuis que son double caricatural a pris la place de son miroir.

— Il voit aussi des perroquets, reconnut Bousquet. En attendant pire. Il paraît qu'Edgar Poe en est mort. C'est Baudelaire qui l'a dit. Il est mort lui aussi d'une maladie de l'exagération. Sait-on ce que nous réserve l'avenir ? Je ne voudrais pas mourir comme tu l'imagines déjà. »

Le visage de Bousquet s'obscurcit soudain :

« Chaque fois que je me mets dessus le trou, j'y pense...

— Tu penses à quoi ?

— Hé tu le sais bien puisque tu m'inventes !

— Je t'assure que je n'y pas encore pensé !

— Ça viendra, allez ! Tout vient !

— Mais après ce récit. Pour l'heure, continuons celui-ci, si tu n'y vois pas d'inconvénient... »

## 12

Bousquet semblait oublier qu'il était en mission d'urgence. Il s'assit sur ma murette qui en a vu d'autres. Les rues de Mazères ne sont pas un exemple pour la jeunesse.

« Il est donc parti à la poursuite du perroquet, conclus-je.

— Sans avion ?

— Tu l'as dit toi-même : il n'a pas le brevet.

— Mais il a du piston ! Il trouvera bien quelqu'un pour le couvrir. Je le connais. Tout le monde le connaît.

— Eh bien la dernière fois que je l'ai vu, il courait sur ses jambes.

— Et le perroquet ?

— Le perroquet semblait le narguer, car il voletait presque à la portée de ses mains.

— Oh ! Putain ! Quelle souffrance ! Être si près du but et pourtant si loin de la réalité !

— La réalité impose un 11 novembre, si je ne m'abuse... »

D'un bond semblable au renversement d'un flacon de parfum, mais dans le sens contraire, Bousquet se redressa sans oublier de retenir son lourd pantalon. Ses bottes giclaient autour de ses genoux.

« Lançons-nous à la recherche de Marette et de son perroquet ! clama-t-il comme s'il s'adressait à une compagnie de volontaires du casse-pipe. Je serai ton Indiana Jones. Ton Quartermain. Ton Mentor. Et tu seras ma Monture ! »

Il n'en était évidemment pas question. Tous ceux qui ont porté Bousquet sur leur dos vous le diront. Et s'il leur est arrivé de monter sur lui, par effet cervantesque, ils le regrettent encore à l'heure où je vous parle. Je me cabrai.

« Tu n'as pas le sens patriotique ! gémit-il en me tenant la bride. Mais puisque tu le prends comme ça, j'accepte que tu me montes dessus.

— On n'ira pas loin...

— Il faut pourtant qu'on le trouve ! Tu imagines un 11 novembre sans Marette et ses médailles ?

— Mais tu n'y es pour rien ! Moi non plus d'ailleurs.

— Ah ! Si cette maudite secrétaire ne m'en avait pas informé !

— Il a fallu que tu ailles chier dans un pareil moment ! Pas de chance.

— Remarque bien que si tu recommençais...

— Tu veux dire : si je remontais maintenant le cours du temps...

— ...pour m'empêcher d'aller chier dans les vécés municipaux où j'ai pourtant mes habitudes...

— Tu crois que c'est possible, ça... ?

— Hé bé je sais pas moi ! C'est toi l'écrivain.

— C'est une chose que je n'ai jamais osé faire...

— Hé quoi ? Rendre service à un ami n'est pas toujours tâche facile, mais je ne suis pas ton ami. Alors... ? »

Je me mis à réfléchir sans renâcler, le sabot sous le menton et la queue dans les mouches.

« D'un point de vue littéraire, ce que tu me proposes, Bousquet, constitue une gageure que tout écrivain digne de ce nom ne peut pas écarter du champ des possibilités.

— Hé bé restons-en à ce point de vue qui vaut bien un autre !

— Seulement, vois-tu, je me fous de la littérature, surtout quand elle s'en prend à la vérité pour satisfaire des intérêts qui sentent la merde. »

## 13

Autant le dire tout de suite, tout ce qui suit, et ce qui précède d'ailleurs, est de pure invention. Je n'y étais pas. J'ai tout trouvé dans ma boîte aux lettres. Ah ! Ce que les gens écrivent mal ! Et d'impropriétés en fautes d'orthographe, ils m'en apprennent des choses ! Comme cette histoire de Canasse que j'ai évoquée au début de ce petit roman. Mais j'ai changé le nom. On n'est jamais trop prudent. Il n'aura pas échappé au lecteur sagace que j'ai changé tous les noms. La confusion, s'il s'en trouve, ne peut être que fortuite.

Ces précautions oratoires prises pour le bien de la suite à donner à ce qui vient d'être raconté (je devrais dire : *rappporter*, tant Mazères est à l'image de l'État qui l'a conquise), j'étais sur le point de laisser Bousquet monter sur mon dos ou j'étais prêt à me hisser sur le sien quand une vache passa.

Il y avait longtemps qu'elle courait, la pauvre. Et pas après un perroquet. Vous pensez : depuis la foire de printemps ! Il s'en était écoulé, du temps ! Et il lui était arrivé d'innombrables aventures. Bien sûr, ces annales bovines n'appartiennent pas au corps de ce récit. Restons français, alors qu'un écrivain américain nous aurait inséré ce corpus sans nous demander notre avis. Ah ! La leçon de Faulkner et de son ours n'a pas de prise sur moi.

Tant qu'une vache ne sort pas de l'hexagone, elle n'entre pas dans le récit national. C'est un principe classique et même académique. Bousquet l'enseignait du temps où il arrivait encore à mettre un mot devant l'autre et celui-ci après l'autre, comme il convient à tout pédagogue d'inspiration parisienne. N'oublions pas, au passage de ses oiseaux champêtres et voyageurs, que nous parlons français alors qu'on a envie de parler d'autre chose.

Hé c'est qu'elle galopait, la vache. Et chaque fois qu'elle s'arrêtait pour tondre un gazon ou vider un verre oublié sur une terrasse aux relents de barbecue, Dédé Trigano surgissait comme s'il avait connaissance de tous les tunnels qui irriguent la rumeur mazérienne. Ce n'est pas impossible en soi, je l'admets. Mais enfin : TOUS les tunnels ? Sans exception ? Il doit être bien renseigné, le Parigot, et on se demande comment toute cette merde peut entrer dans sa tête sans laisser de trace à l'extérieur. C'est qu'il l'a petite pourtant.

La vache ne voulait pas se laisser abattre. Or, Dédé ne l'avait achetée que dans cette perspective. Et quand Dédé achète quelque chose, c'est parce qu'il veut en faire autre chose. Certes, il l'avait donnée, mais certainement pas pour qu'on ne la mange pas. Et il allait encore plus loin, le Parisien : la vache devait être mangée par des enfants et par personne d'autre. Et comme ce n'était pas assez affirmer sa volonté de fer de lance de l'indigénisme constitutionnel, ces enfants devaient être obligatoirement des écoliers. Et attention, pas n'importe quels écoliers. Uniquement ceux que nourrissait son ami marchand de soupe.

Les chemins vicinaux empruntés par ce Parisien sont d'une complexité digne de l'esprit bourgeois qui a changé la révolution en adaptation de la main d'œuvre à la demande.

## 14

On en était là quand la vache passa. Comme Bousquet, elle laissait des traces, et comme lui, il n'était pas difficile de suivre sa piste. Les Indiens d'Amérique, qui sont des hommes dignes de leur héritage, ont l'habitude d'écouter les vibrations du sol ou du rail pour évaluer la distance et la direction. Avec Bousquet et la vache, il suffit de lever le nez et de respirer un bon coup le bon air de Mazères. On est vite renseigné.

Ainsi, Dédé, qui n'est pas plus malin qu'un autre mais a eu le bonheur de naître tout habillé et assis au volant d'une limousine, Dédé n'avait pas le nez fin comme son frère aîné. Si la vache, ou Bousquet, ou Marette dans le vert n'avaient pas porté le signifiant odeur au sommet du sens qu'on peut accorder à ce lexème, Dédé n'y aurait vu que du feu. C'est qu'il en a eu de la chance, le Dédé ! D'abord, en plus de ce que je viens de révéler comme tout le monde le sait, et malgré l'exiguïté de ses facultés olfactives, le bon Dieu ou la chance l'ont toujours entouré de biens et de personnes qui sentent de loin et fortement. Sinon, il n'y serait pas arrivé. Vous pensez bien qu'il n'a rien d'un champion comme son frère ou son cousin Benchemoul qui fut un des héros de mon enfance, à l'époque où j'allais chez le voisin pour regarder les combats de catch en noir et blanc et en 825 lignes.

Mais ne nous laissons pas avoir par les techniques faulknériennes qui ne valent rien dans le désert d'Hypocrinde, comme je l'ai dit plus haut. Mon passé d'enfant n'a rien à voir avec l'histoire dont il est question ici.

La vache, qui venait de passer, fut bientôt hors de portée de nos regards. Bousquet huma la trace la plus proche et déclara qu'il s'agissait bien de la vache de Trigano. Je le soupçonnai alors de mettre le nez là-dedans uniquement par vice, car aucune autre vache ne court dans les rues de Mazères. Ça se saurait et, comme je l'ai dit, ma boîte aux lettres est un livre ouvert, en attendant qu'un petit malin y poste des échantillons plus réalistes encore.

« Hé mais c'est que pour la rattraper, fit Bousquet en se mouchant, on peut toujours courir.

— Mais enfin, hennis-je, il ne passe tout de même pas son temps à courir après une vache qui échappe à ses caprices de fils à papa !

— Il a du personnel qualifié pour expédier toutes les autres affaires.

— Quelle concentration ! »

Mot malheureux qui promettait de gros ennuis si je n'en expliquais pas le sens avant que Marette ne s'empare de son Petit Robert et n'y plonge le nez bouché de la magistrature. Heureuse édilité de race supérieure qui s'accorde en genre et en nombre avec le pouvoir qui la gouverne : son nez est bouché et sa trompette guerrière. Mais nous y reviendrons pour entonner le refrain avec elle.

La vache avait laissé ses traces ordinaires et c'est ordinairement que quelques citoyens se mirent en devoir d'en signaler la piste à la seule puissance autorisée sur le terrain municipal : Louis Marette, leur maire. Seulement voilà, l'édile était parti à la recherche de son premier perroquet de la journée. Et on savait jusqu'où le volatile pouvait le mener. Quelques-uns s'étonnèrent, car ils n'étaient pas du pays, ou pas encore :

« Comment ! Monsieur le Maire aime les perroquets ? Mais nous ne sommes pas dimanche ! »

C'étaient ceux qui limitent le psittacisme à la sortie de la messe. Limitation qui par définition n'a pas de limites, surtout en présence et sous l'autorité de Marette. Bousquet remonta son pantalon, car la vache lui avait donné envie de laisser des traces dans mon jardin, et il les rejoignit sur la place. Il fallut alors que ces esprits limités s'adonnent à deux fils d'Ariane qui n'allaient pas dans le même sens : le perroquet de Marette et la vache de Trigano.

Mais, reconnurent-ils sous mon influence, si le fil du psittacisme avait son marathonien, il manquait un coureur à celui du trou du cul. On ne savait pas si Dédé était là. Et question vache, il n'y avait que Loulou pour le joindre sans que cela attire les commentaires de l'opposition qui, par nature, n'ouvre sa gueule que pour dire le contraire et s'en nourrir comme si la soif n'avait pas prise sur elle. D'ailleurs, au moment même où on y pensait, on entendit nettement Lecerf sortir les meubles de sa maison ou ce qu'il en restait parce que depuis le temps qu'il les casse ça ne doit plus beaucoup ressembler à des meubles. Enfin... il fait ce qu'il veut.

« Roger ne veut pas que je lui monte dessus, » dit Bousquet qui profitait de l'instant pour me nuire.

Les regards se tournèrent vers moi, muets de reproche. S'il y avait eu une jument à proximité, je crois que je me serais jeté dessus pour détourner mon énergie. Mais en son absence, je dus montrer le fer de mes sabots :

« Personne ne me montera dessus ! menaçai-je en hennissant de toutes mes forces. Vous avez assez de jambes à vous tous pour attraper le perroquet et la vache.

— Mais c'est Marette qu'on veut attraper !

— Oui, oui ! Je sais ! C'est le 11 novembre.

— Eh bien fais quelque chose, Roger ! »

Personne ne me suppliait. Ils voulaient faire passer leurs menaces pour des sollicitations empressées. Tout le monde n'a pas un cheval chez soi. Et même mieux : tout le monde n'est pas un cheval comme je l'étais. Cheval de trait et de portait, je l'ai déjà dit.

« Hé bé, fit Bousquet, il va falloir s'y mettre. Avec ou sans Roger.

— Si je m'y mets, ajoutai-je pour être bien compris, tout ce qui suit sera véridique. Or, je veux ici faire œuvre d'imagination.

— Sans Dédé ! s'étonna-t-on.

— Sans personne. Sans rien. Comme mon maître Céline qui avait l'art de se tromper sur tout ce qui se donnait à penser en ses temps maudits.

— Tu deviens obscur, Roger...

— C'est que ce n'est pas ici le lieu d'une thèse, laquelle jurerait sur le tapis que vous crottez, citoyens ordinaires !

— Ah ! Là, tu deviens arrogant, Roger !

— Si cela peut vous éloigner de ma maison, qu'il en soit ainsi ! »

Et je rentrai chez moi, dans mon écurie où je suis le seul résident. J'y dispose d'un bureau agréable et de toute la documentation accumulée depuis au moins cinquante ans d'existence laborieuse. Je ne sais pas si un cheval vit autant de décennies, mais c'est mon cas. Et je n'ai pas fini de vivre, d'autant que je ne cesserai pas de respirer en terminant ce récit. Car s'il est une loi naturelle à laquelle je ne résiste jamais, c'est que le récit en appelle toujours un autre. Et ainsi de suite.

Je les abandonnai à leur fortune. La tâche qui leur incombait maintenant n'était pas si complexe que ça : les bouses de la vache sentaient la bouse, tandis que la merde de Bousquet avait une odeur reconnaissable entre toutes. Les odeurs respectives de ces deux animaux ne les mettraient pas sur de fausses pistes. Ils avaient des chances de réussir, même en l'absence de Dédé.



Or, quand je voulus ouvrir la porte de mon modeste logis, je constatai qu'elle était déjà ouverte. Le paillason portait des traces récentes que je ne pouvais pas confondre avec celles de Bousquet ni avec les taches vertes de Marette, en admettant qu'il eût quelquefois consenti à en perdre une goutte sans se jeter sur elle pour la lécher. C'est un grand lécheur, Loulou. Tout le monde le sait et certains en profitent. C'est la loi sociale, l'*anankè* chère à Victor Hugo.

Or, la déesse de la nécessité qui se trouvait devant moi ne portait aucun des attributs de la féminité et encore moins les signes de la beauté. De quelle nature était donc les traces qui tavelaient mon paillason ?

## 15

Le petit homme qui venait de quitter mon propre fauteuil n'était autre que Dédé ! Il se contorsionna pour m'assurer que la porte était ouverte et qu'il n'y avait personne dans le fauteuil. Il était donc entré et s'était assis pour m'attendre. Il avait même, m'avoua-t-il, entendu toute la conversation que j'avais soutenue avec Bousquet puis avec les chasseurs de vache.

« J'espère qu'ils ne vont pas me la tuer, dit-il en reprenant ma place dans le fauteuil. Sans cette vache, ma vie n'a plus de sens. Et ce n'est pas vous, Roger, qui l'avez inventée. Elle est de moi... Enfin, je veux dire que je l'ai achetée avec mes sous. Que j'en ai beaucoup, des sous, et que si je voulais, je m'en achèterais une autre, au cas où les chasseurs me tueraient celle-là. Quoique je ne sois pas certain d'y tenir si peu. Je ne sais pas si c'est cette vache qui me tient ou si c'est seulement parce qu'elle est une vache que j'y tiens. Vous pouvez mesurer là, mon cher Roger, à quel point mon existence est un roman. »

Sans doute ce pantocrator cherchait-il à me convaincre de sa qualité d'artiste. Il tenait le bout d'un roman, mais ne se rendait pas compte qu'un âne y était attaché. Ou bien ne le savait-il que trop et il souhaitait m'entretenir de Marette.

« Je sais bien, mon cher Roger, qu'on ne vous apprend jamais rien en matière de bêtise, mais j'en ai une qui va vous étonner... »

— Dites toujours...

— Il se trouve que ce matin, le perroquet de Marette est venu donner de la tête contre le carreau d'une de mes fenêtres...

— Comme dans *Feu Pâle* !

— J'ai pensé que ce simple fait de la vie quotidienne à Mazères vous inspirerait un poème digne de la méchanceté de Nabokov.

— Je vous suis ! »

## 16

Le perroquet de Marette était couché sur le dos, les ailes déployées, la tête renversée selon l'angle du rebord de la fenêtre. Le choc avait dû être d'une rare violence. Dédé me montra la trace de sang sur le carreau, petite souillure noire qui coulait encore vers son meneau. J'en profitai pour jeter un œil discret à l'intérieur. À part quelques vélos et autres ustensiles de massage, aucun outil intellectuel, si tant est que la fibre musculaire peut être considérée comme une bonne assise pour la pratique de la réflexion et du calcul.

Le rupin se hissa sur la pointe de ses pieds courts et bien chaussés. Son œil prit la tangente de mon coude. Il observait la tache sur le carreau. Aucune trace de vert.

Le vert, il fallait le chercher sur l'oiseau lui-même. Mais ses plumes avaient souffert de la collision et son aspect général n'était plus aussi tropical qu'il l'avait été. D'ailleurs, m'expliqua Dédé, le composant premier de cette créature était de nature purement française. Il insista :

« Je n'ai touché à rien, bégaya-t-il en lissant sa blanche chevelure héritée d'Isaac. Vous pensez ! Il me le reprocherait avec des mots ! Mais alors des mots ! Vous voyez ce que je veux dire...

— Non, je ne vois pas. Me permettez-vous de hennir ?

— Vous voulez hennir ? C'est irrésistible ? C'est qu'on dort à l'intérieur...

— Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de hennir... C'est la première fois que je vois un perroquet de cette taille.

— C'est peut-être ça, en effet. Je connais ce phénomène de compensation dimensionnelle. Moi, c'est les grosses voitures. Avec de gros moteurs. Et plein de grosses choses dedans. N'êtes-vous pas vous-même un gros cheval ? Qui servez-vous ? Il doit beaucoup souffrir de sa taille. Ou de la taille de quelque chose d'important pour lui. Ou elle...

— Il faudra en effet que je songe un de ces jours à évoquer ma vie privée et même intime pour ajouter une touche de sincérité à la masse de mes écrits... Mais je ne suis pas venu pour ça.

— Ah ! Oui ? Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je vous ai transporté sur mon dos !

— Oui, c'est vrai, Roger. Nous avons fait à dada vous et moi. C'était très agréable. J'aime beaucoup fréquenter ceux qui n'ont pas de problème dimensionnel compulsif. Le PDC...

— C'est qui ?

— Que faisons-nous de ce perroquet ? Il ne peut pas rester ici.

— C'est que Loulou court après... Il va se rappliquer d'une minute à l'autre. C'est un fin limier.

— Juge et partie, ça a toujours été son style. On arrive à tout avec quelques privilèges et des recommandations au poil. N'avez-vous pas vous-même rêvé d'être à la fois le chien et le chasseur ?

— En tant que cheval... ?

— On n'achève plus les chevaux...

— Le carreau est fêlé...

— Marette aussi est fêlé, mais il ne se vide pas aussi pleinement que cet oiseau... »

Dédé torchonna le carreau sanglant. Une courte fêlure en changeait le reflet. Il s'employa à en retirer toute trace de rouge puis il rempocha son mouchoir. Pendant ce temps, j'examinai la victime du vol qui l'avait mené jusqu'ici. Le volatile blessé respirait encore. J'opposai une légère pression à sa faible poitrine. Il cracha, mouchetant le dessus de ma main.

« Il faut s'en débarrasser, dit Dédé en gesticulant comme un pantin animé de mauvaises intentions.

— Mais il est aussi vivant que vous et moi. Ça ne meurt pas si facilement que ça, un perroquet. Il a besoin de soins. Je vais l'amener à Bousquet qui lui ouvrira les portes de son hôpital.

— Faites ce que vous voulez ! Mais que personne n'en parle ! En tout cas pas de moi. Parlez de vous autant que vous voulez, mais qu'on me fiche la paix ! D'ailleurs, je suis parisien. »

S'étant exprimé de la sorte, le satrape raccourci par un coup du sort (on ne peut pas avoir que de la chance) se mit à frotter le rebord de la fenêtre avec le même mouchoir. La tâche était plus coriace cette fois. Le sang de l'animal s'était incrusté dans la brique et ses interstices. Le bougre se mit à suer sang et eau. J'enveloppai le perroquet dans mon propre mouchoir. Hé oui ! Les chevaux se mouchent aussi.

« Eh bien puisque c'est ça, gazouilla le nabab territorial, allez où vous pensez que c'est le mieux. Pour ces traces, je dirai que j'ai saigné du nez. Que pensez-vous de cette excuse ?

— Pas grand-chose pour l'instant, mais une pensée me viendra au moment de m'en souvenir pour demeurer fidèle à la réalité que je décris ici avec des moyens rhétoriques vieux comme le monde...

— Allez donc ! Je me suis toujours tiré du pétrin où je reviens chaque fois que je me prends pour un pain. »

Sur cette parole obscure, nous pratiquâmes les salutations d'usage et je rentrai chez moi au trot. L'oiseau parlait dans ma poche, mais le bruit de mes sabots m'empêchait de comprendre ce qu'il disait. Ou bien il demandait quelque chose et ce n'était pas le moment de perdre du temps à essayer de se comprendre. Aussitôt arrivé à la maison, je le mettrai en cage et ensuite j'appellerai Marette au téléphone pour l'informer de la partie de l'incident qui le concernait. Dédé et moi étions d'accord sur le sujet.

## 17

Le trot bien cadencé me mena comme je l'espérais dans mon jardin. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver Loulou ! Son visage était déformé par les effets d'une contradiction. Sa langue sèche pendait hors de sa bouche, infecte et chevrotante :

« Ah mais je ne t'attendais plus ! rugit-il sans prendre le temps de respirer entre les mots. Des heures que je t'attends. Et qu'est-ce que j'apprends... ?

— Oui... Qu'est-ce que tu apprends, ô maître incontesté du patrimoine municipal... ?

— J'apprends que la vache de Dédé court encore !

— Hé ce n'est pas la seule mauvaise nouvelle de la matinée... mais commençons par là si tel est ton désir souverain.

— Mais c'est que cette vache est en train de devenir un sujet électoral ! Les vaches, ça se mange, sauf quand elles portent l'uniforme.

— Je suis d'accord avec toi là-dessus. Mais si toutes les vaches étaient mangées, imagine !

— Je n'imagine rien, moi ! Et puis ça me plairait bien, à moi, un monde conduit par l'uniforme et sans vaches à viande ni à lait.

— C'est à Dédé qu'il faut le dire...

— Ah mais c'est que j'y dis rien à Dédé ! (*toujours sans respirer* :) A chacun son animal de compagnie. Et les vaches seront bien gardées... Celles qui portent l'uniforme... Il en faut... mais si on ne les garde pas...

— D'où la nécessité, ô Anankè, de nourrir les chiens de la chienne... »

À ces mots, Marette tente d'en penser quelque chose, mais son cerveau fragilisé par la pratique constante du perroquet, que nous avons appelé ici *psittacisme*, recommençait à lui jouer des tours. C'est qu'arrivé à la fin de son existence, il en subissait les complications toutes liées au mensonge politique nécessaire à la bonne marche des affaires administratives. C'est que, pour être administré, on était administré dans ce coin tranquille et tributaire de la France !

Serrant le cou du perroquet qui s'agitait dans ma poche et frappant le dallage de ma terrasse pour couvrir le son des instruments qui s'accordaient sur la place, je m'en tenais à la vache et à ses incidences sur mon existence passagère. Marette s'enfonça dans mon fauteuil. Je me tenais debout près de la fenêtre pour avoir un œil sur la rue, car si quelqu'un venait, il arriverait par là. Je n'ai jamais eu l'occasion de voir un intrus tomber du ciel. Ces minus habens de la rumeur ont de gros sabots et ils ne savent pas en jouer comme j'en joue. Trompe-la-mort est mon maître : il faut faire l'âne pour avoir du foin.

« Et alors, continue Marette en avalant un liquide approchant les saveurs de ces habitudes, je suis arrivé au Domaine des oiseaux. Bousquet y était déjà. Il courait après la vache de Dédé ! Tout le monde courait après elle. Et personne n'avait vu mon perroquet ! Tu imagines : le premier...

— Et donc le seul...

— Seul, sans doute. Mais pas consommé. On n'appelle pas premier ce qui n'est pas vide.

— Et comment on l'appelle... ?

— Hé bé on l'appelle pas !

— Et il vient...

— Sauf que celui-là, j'ai eu beau l'appeler tout ce matin, il est pas venu. Je lui ai bien vu les plumes, des fois que je me trompe de couleur. J'ai couru comme jamais j'ai couru. Que si je savais faire du vélo...

— ...avec une croix sur le dos, comme Jésus. Le bon Jarry le donne pour vainqueur de la course au Paradis.

— Mais j'ai pas le brevet. Je me sers de mes jambes.

— Ou de mon dos...

— Justement ! Où étais-tu passé, traître ! »

Marette empoigne ma crinière. Comme je dois me défendre, ma main cesse d'étrangler l'oiseau qui lutte pour la vie dans ma poche. Le cri qui sort alors de son bec nous paralyse sur place. Marette en salive, ce qui le rend joyeux.

« Un cri de perroquet ! dit-il sans cesser de nouer mon crin. Et je le reconnais ! »

De nouveau, j'applique une pression suffisante sur le corps de l'oiseau. Un étrange silence, seulement troublé par l'apnée sifflante de Marette, s'installe entre nous deux. Nous trois. Je vais le faire crever, cet oiseau.

Mais au lieu de crever, il trouve la force de me mordre. En plein où ça fait mal. Je hennis sans mesure, sans mode ni nuance. Et le perroquet, tout vert et tout froissé, s'envole vers le plafond et renouvelle sa passion du choc en pleine poire. Il tombe justement dans les mains de Marette qui s'empresse d'ouvrir la bouche et de tirer la langue comme chaque fois que l'occasion lui est donnée de s'exprimer.



## 18

Le perroquet ne fait pas long feu. Un deuxième s'impose. Le cadavre gît sur mon tapis, cette fois complètement immobile, sans indice de respiration ni d'agonie. Il est mort et bien mort. Et Marette, que cette rencontre ne satisfait qu'à moitié... Que dis-je ? Qu'au tiers ! Qu'au quart ! Qu'au millième ! Au millionième... Marette me saute sur le dos, éperonnant la surface sensible de mes côtelettes.

« Sus au deuxième ! s'écrie l'édile en lutte contre la pépie et le manque. Sus ! Sus ! »

Et il sombre de nouveau dans le psittacisme le plus noir. Le mot *sus*, sans l'ennemi qui va ordinairement avec, rebondit plusieurs fois dans la rue, à tel point que le quidam mazèrien, amateur insatiable de rumeurs et prêt à tout pour satisfaire cet historique défaut de scrupule, entend *suce* et en même temps il reconnaît la voix de Marette. Il s'arrête (il dit en fait : je m'arrête, mais le changement de narrateur au milieu de l'action en cours pourrait compliquer la tâche du lecteur qui est de lire et non pas d'étudier le roman américain ou pire le Nouveau roman) pour apprécier plus justement, car il a de l'oreille, ce musicien des rues, à la fois le mot et la voix. Il en est certain maintenant : Marette a crié « suce » dans la maison de Roger. Il comprend mieux maintenant ce que signifie l'expression « Marette monte sur le dos de Roger ». Tout finit par se savoir, se dit-il en frémissant.

Ainsi, lorsque je sautai par-dessus mon portail avec Marette sur le dos, personne ne s'étonna de mon érection. Vous savez ce que c'est : les chevaux vont nus et quand ils bandent, ça ne peut pas ne pas se voir. Et pour ajouter du sens à cette scène épique et lyrique à la fois (hélas, Adelin Moulis, mort à Mazères par hasard, n'est plus là pour en versifier la légende), l'entrejambe de Marette, qui porte donc le pantalon de ce couple improbable, exhibe une tache dont le bon peuple de France (car il s'agissait de Français en retraite militaire et autres services rendus à l'État sous prétexte de patrie) néglige d'apprécier la couleur : c'est une tache verte. Il faut être bigleux ou daltonien pour ne pas le voir ! Encore qu'un miro voit trouble ou double, donc vert et qu'un daltonien n'y voit que du marron qui est la couleur de la merde.

Je me fis ces réflexions à la vitesse du galop qui avala toute la rue en moins de temps qu'il n'en faut pour y penser. Je renonçai à expliquer la situation à ces écotiers doublés de sycophantes. Mais je m'entêtais encore lorsque nous traversâmes les champs : le vert, c'est le perroquet. Et le marron, c'est la merde. Jetez un œil sur ma semence de poète. Elle n'est ni verte, ni marron. Et pourquoi donc, perfides ! Parce qu'elle ne reçoit pas votre lumière et que sans vibration de ce type, la poésie est invisible. Mais de là à penser que Marette et moi... Oh !

## 19

Croyez-vous que j'emmenais Marette quelque part où je voulais lui régler son compte ? Car l'offense, à défaut d'outrage, m'avait déchaîné au sens propre du terme. Je me sentais libre ! Et l'édile s'accrochait à mes brides pour ne pas disparaître dans un fourré après un vol hyperbolique. Il aurait à tous les coups dérangé un nid de perdrix.

Je ne voulais pas lui donner l'occasion de récolter mes lauriers en le mettant sur la piste de la vache à Dédé. Et quant à lui rappeler qu'il avait ce jour-là un rôle à jouer dans la cérémonie commémorative, pas question ! Le branque était obsédé par les perroquets. Comme il avait descendu le premier, au sens propre du terme, il en réclamait un second. Et comme je l'éloignais du centre-ville, n'obéissant plus à son assiette, il hurlait à la mort dans l'espoir d'ameuter d'autres chiens de son espèce.

J'acquis une vitesse telle que je doublai un véhicule. Mais je ne sais plus si nous étions sur la route ou dans les champs. Passons sur cette question de vitesse... ce véhicule était peut-être à l'arrêt. Sait-on ce qui se passe dans notre tête quand les sentiments l'emportent sur la raison ? Je n'étais pas loin de devenir fou moi aussi, mais sans l'intervention d'une substance aussi définitive que le vert liquide du psittacisme.

Pour résumer la situation, j'avais la conscience tranquille, tandis que Marette ne voyait pas que la sienne était dans un piteux état. À force de mal vivre, le cerveau devient une éponge et son contenu appelle une soif d'oubli alors même qu'il est question de philosopher. Jean-Paul Sartre, qui ne mâchait pas ses mots avant d'en régurgiter l'essence, évoquait ce type de personnage sous le qualificatif de salaud. L'hypocrisie propre au catholicisme suffirait pourtant à le désigner. Ce genre de créature d'humaine extraction conçoit sa pensée après l'action, s'évertuant à en justifier même les aspects les plus discutables.

Est-ce à dire que j'agis en pédant, c'est-à-dire subordonnant mes actes à une pensée préexistante, voire étrangère à mon être ? Ce serait vite dit. Car je n'accorde aucun crédit aux idéologies. Ma pensée suit le fil de mon existence. Et ce fil, c'est celui de la connaissance. On grandit ou pas. La croissance de Marette s'est arrêtée quelque part dans son adolescence, voire dans son enfance. Je ne saurais rien affirmer à ce sujet : je n'étais pas là pour en apprécier les phénomènes. Autrement dit, le « salaud » ne

devient pas un adulte et surtout pas un adulte exemplaire. Il suffit pour en juger de mettre en parallèle l'exhibition burlesque de ses médailles, rubans et colliers avec la horde de perroquets qui hante sa chimère de comique troupier. D'autres parallèles, tout aussi significatives, forment le lit de ce récit. Le lecteur devrait en mesurer les apparitions sous-jacentes à chaque page.

Je pris la précaution, avant de m'arrêter, car le souffle commençait à me manquer, de choisir un endroit labyrinthique où Marette n'aurait aucune chance de s'éveiller du mauvais rêve que je fomentais pour le détruire. D'un côté, une falaise modestement haute, mais suffisamment pour briser les reins de n'importe quel animal doué d'une colonne vertébrale. De l'autre, d'épineux chemins sans horizons. La localisation de cet endroit demeurera ici secrète car c'est une possible scène de crime. Je me cabrai pour désarçonner mon cavalier. Il chuta dans un aimable tapis de pâquerettes ou de trèfles, je ne me souviens pas de ce détail. Je ne me souviens d'ailleurs d'aucun détail tant l'essentiel me tenait à cœur. J'étais décidé à aller au bout de mon assaut verbal et romanesque :

« Tu as préféré la chasse au perroquet plutôt que de poursuivre la vache à Dédé, commençai-je en prenant la forme d'un bouc. Tu t'en expliqueras avec lui. Vos chasses gardées ne m'intéressent pas. Perroquets et vaches n'habitent pas dans mon royaume. Par contre... »

Je suspendais quelques secondes le vol de ma déclaration solennelle, poussant ma victime (une fois n'est pas coutume) à haleter dans l'attente du troisième animal de ce bestiaire municipal. À moins qu'il ne souffrît de soif. Sa langue avait rétréci au point de ressembler à la queue d'un lézard. Elle s'agitait encore, en proie à des crispations douloureuses, signe que la pépie avait étendu ses ramifications dans tout le corps.

« Obsédé par tes perroquets, continuai-je, savourant l'instant qui précède la soif, tu as complètement zappé le sens sacré de ce jour... »

— Mais de quel jour parles-tu ? C'est un jour comme les autres. Je vois des perroquets partout et pourtant, je n'en ai descendu qu'un ce matin...

— Et le devoir de mémoire ? Tu oublies le devoir de mémoire ?

— Ah ! Hé ! Non ! Je ne l'oublie pas celui-là ! J'aime mon Sarkozy ! On ne me prendra pas à l'oublier ! Je suis fidèle, moi, quand je m'y mets ! Surtout si c'est dans mon intérêt ! Hé ! Pardi ! »

Je ne le laissai pas achever avant d'éclater de rire. Sa bouche s'embrouilla, prise au piège de la pépie et de l'honneur. Il n'avait plus

rien à avaler, excepté mes paroles, mais pour ça il faisait encore usage de ses oreilles.

« On est le 11 novembre ! » clamai-je comme un cri de victoire.

Quel meilleur moyen de tuer un homme qui a la réputation de tenir comme à la prune de ses yeux à la solennité des usages républicains et patriotiques de surcroît ?

Foutaises que tout cela ! L'homme que je harcelais ne songeait qu'à sa soif. Elle lui servirait d'excuse s'il était pris en défaut de mémoire. Voilà ce que me rétorquait son regard maintenant tranquille, presque serein. Je hennis, montrant le blanc de mes sabots :

« Tu n'as pas honte ? balbutiai-je finalement.

— Honte de quoi ? Est-ce ma faute si je suis victime d'un enlèvement ?

— Penses-tu vraiment que les gens vont croire que tu as été enlevé par un cheval ?

— Hé ! C'est déjà arrivé. Pourquoi pas à moi ?

— Ah mais c'est qué ! » m'étranglai-je.

On ne sait plus ce qu'on dit quand on s'étrangle soi-même. Ça n'est même pas douloureux. Humiliant, oui. Je redevins cheval, car je m'aperçus que j'avais henni dans le corps d'un bouc. Je m'étais embrouillé. Ça arrive à tout le monde. Il n'y a pas de honte. Mais le moment était mal choisi pour expérimenter.

« Imagine un peu que tu vas leur manquer, dis-je en cherchant les arguments d'une nécessaire réplique.

— J'ai trop soif ! » gémit enfin Marette en enfonçant sa tête hirsute dans un buisson épineux.

Il en sortit avec la tête d'un Jésus mort plus tard que prévu. Il ne manquait plus qu'un perroquet pour parfaire l'équilibre de la cène... euh... de la scène (restons théâtral et ne cédon's rien au sentiment religieux que ladite scène offense).

« Va me chercher un perroquet ! me supplia le martyr.

— Il ne m'arrivera jamais de me promener dans Mazères avec un oiseau dans la main. Pas même le mien.

— Mais je n'en peux plus de ce monde métaphorique que tu imposes à mes TOC !

— Sans perroquet, sans vache et sans 11 novembre, tu es un homme fini ! Voilà ce que je te fais ! Et on ne bougera pas d'ici avant que tu sois mort et bien mort ! Ensuite, je rentre chez moi et j'écris le récit de cette aventure...

— Et ton ADN ? Tu as laissé des traces. Ils ont des scientifiques maintenant dans la gendarmerie. S'ils continuent comme ça, on ne comptera plus de tortionnaires dans leurs rangs dans pas plus tard que le siècle prochain.

— Ça en fait des aveux extorqués !

— Mais c'est que les siècles vont vite maintenant ! Tu te rends compte : avec la tèqueologie. Tu as un smart phone, toi ? Avec tes gros sabots, ça doit pas être pratique ! »

Il avait encore de l'humour, ce faux frère. C'est le problème avec ceux qui ont connu un arrêt de croissance prématuré. On ne parle pas encore de schizophrénie à leur propos, mais si j'en juge par les progrès de la psychiatrie, il n'est pas loin le temps où les salauds et les pédants de Sartre seront remplacés dans la pensée universelle par les schizos et les paranos. Mais je m'avance un peu sans doute. On est mal équipé pour l'anticipation quand on ne dispose que de sabots pour avancer dans la complexité des comportements humains.

## 20

« Un perroquet, supplia encore l'impétrant professionnel. Un seul. Ensuite, je ne demande plus rien. Promis.

— Avec deux perroquets dans le ventre à cette heure encore matinale, tu ne convaincras personne de ta soudaine rémission des péchés. Qui te l'accordera ? Pas moi en tout cas !

— Alors une moitié de perroquet... Pitié ! Pitié !

— Parce qu'en plus tu prétends me faire couper des perroquets ? Et comment ? Dans le sens de la longueur ? Ou celui de la largeur ?

— J'ai de quoi payer... Une nouvelle selle... Que dis-tu d'une nouvelle selle ? Je sais que tu aimes les selles...

— Parle à Bousquet ! Manière de dire<sup>2</sup>...

— Je ne regarderai pas au prix de quatre sabots en acier inox...

— C'est cher payé pour un demi-perroquet...

— Hé ! Mais c'est que j'ai soif !

— Ne pense plus à t'endetter et fais ta prière ! »

Oh ! La crise de larmes ! Pire que si on lui avait mis un fusil dans le cul en le menaçant d'y faire un ménage indépendantiste. Mais de larmes, rien. Ni vertes, ni liquides. Seuls demeuraient les accents du psittacisme qui affectait ce cerveau branlant comme la charpente d'un taudis. Bien sûr, je n'y comprenais rien. Je n'ai jamais dit que je comprenais ce que disait Marette. Sinon, je ne parlerai plus de psittacisme. Je ne faisais qu'observer des phénomènes extérieurs à sa personne. Par exemple en découpant des photographies dans La Dépêche. Je composais le tableau avec des citations graphiques et verbales. Ça voulait dire ce que ça voulait dire, mais ça ne disait rien de ce que Marette répétait à l'envi pour se faire entendre et surtout pour resservir les plats refroidis de ses mentors en politique et en plein d'autres choses d'ailleurs. Non, il n'est pas question ici de traduire la répétition mécanique de son éloquence particulière.

Il me faisait pitié, finalement.

---

<sup>2</sup> Ou, comme on le dit plus couramment : Parle à mon cul.

C'était un malade de la déformation politique.

Il ne connaissait rien de plus important que le perroquet à répétition. Vérification faite, il clonait le perroquet avec une technique éprouvée au fil de son existence aventurière.

Suite à une confrontation verbale dans un cadre propice à la consommation, nous nous livrâmes un jour à une expérience de caractère quasiment scientifique. L'un de nous, qui étions dans l'opposition systématique, réussit à lui substituer deux perroquets, car le bougre en avait commandé plusieurs de manière à les enfiler sans trop d'interruption, ce qui nuit toujours à la loi des séries. Nous comparâmes les deux perroquets avec les instruments de nos connaissances respectives. Et bien malgré les différences d'acquisition du savoir qui affectait nos compétences, nous arrivâmes ensemble exactement au même résultat : les deux perroquets étaient, en nature et en droit, exactement semblables.

Même Lecerf, qui était un spécialiste du meuble familial, ne réussit pas à démontrer, par le tenon et la mortaise, que l'un différât de l'autre.

Cependant, à l'issue de cette expérience menée, comme on vient d'en juger, selon les principes sacrés de la méthode expérimentale, Marette s'aperçut qu'il manquait deux perroquets à sa volière. Comme il n'avait pas encore réglé, il fit la soustraction sur le comptoir même et le tenancier dut s'avouer vaincu sinon il aurait eu des ennuis avec le fisc ou le parquet dès le lendemain.

C'est en me remémorant cet épisode crucial de nos existences mazériennes que je fus pris de pitié pour la langue de l'édile. Je levai la tête pour tenter d'apercevoir, dans le bleu du ciel, le vert d'un perroquet. Alors Marette, qui ne riait plus, m'enguirlanda :

« Hé ! C'est pas dans le ciel que tu en trouveras un ! Je sais bien, moi, où on les trouve, les perroquets. Dans notre civilisation avancée, on les met en cage avant de leur faire leur sort. Il faut trouver la cage. Et avec la bonne licence. Sinon de perroquet, tintin. Et bonjour la pépie. Une pépie tellement tenace et dangereuse que même Bousquet n'arrive pas à la soigner dans son hôpital. Et pourtant, il s'y connaît en pépie. Hé bé il y arrive pas. Il revient toujours au point de départ : la cage. On n'y peut rien. C'est là un des effets pervers de la civilisation.

— Et pourtant, rétorquai-je car la conversation prenait un tour ontologique, pourtant je l'ai vu dehors, le perroquet. Pas en cage. Il est même allé se fracasser le crâne chez Dédé. En plein dans un carreau de sa



fenêtre, celle qui donne sur sa salle de gym. Et c'est le perroquet que tu as descendu chez moi. Voilà comment il est passé de vie à trépas.

— Déconne pas, Roger ! Tu me racontes des histoires. Je suis pas assez con pour pas reconnaître un perroquet quand c'est un perroquet et non pas un perroquet. Tu veux que je t'apprenne ? »

## 21

Je ne sais pas combien de temps a duré la leçon, mais on a entendu la plainte douloureuse et mélancolique du cor ou du clairon. Cette fois, je n'ai pas frappé le sol de mes métalliques sabots pour empêcher Marette de se souvenir qu'on était un 11 novembre. J'en suis témoin : il s'en foutait.

On a commencé par découper des perroquets dans des feuilles. Des feuilles d'arbres. Elles étaient encore vertes ou à peine rougissantes.

« Le rouge, dit Marette qui virait en même temps à l'enseignant qui soigne sa dépression nerveuse, le rouge n'affecte pas la délicatesse tropicale du vert. C'est le docteur Sérié qui m'a refile le virus, à un chouya près, parce que son rhum était d'origine équatoriale. Mais enfin, on ne va pas refaire l'histoire. Sinon on gagne la guerre d'Algérie. »

Tout en évoquant les souvenirs coloniaux des autres, son ciseau à feuilles vertes allait bon train. Une fois découpé, le volatile rejoignait la pile sur laquelle je posais mon sabot en guise de presse-papier. Le vent s'était levé, mais pas trop. Nous étions l'un et l'autre parcourus de frissons. Mais rien de plus. La lumière était idéale pour se livrer à des travaux de précision. Marette découpait. Et je pressais. Comme collaboration amicale, ça se posait là.

Il en a découpé au moins dix. Ça lui donnait des couleurs pas forcément vertes. J'avais ramené l'anéthol d'Espagne, où j'avais été artiste, et la menthe provenait de mon jardin ariégeois. Mais que le voile ici soulevé ne trahisse pas le meilleur de ses ingrédients. Il demeurera secret. Car comme il est de règle en ces temps de terrorisme que le romancier ne donne pas à lire la formule chimique des explosifs dont ses héros font un usage guerrier, de même on ne dira rien que les enfants puissent rejouer à l'abri de leur autorité de tutelle, d'autant que les facilités de communication ne leur sont pas étrangères. On finirait vite en nation verte liquide atteinte du psittacisme afférent. On a déjà assez de problèmes comme ça.

« Les perroquets en feuille d'arbre, dit Marette en remettant les ciseaux dans ma trousse, ne font pas longtemps illusion. Je suis calme pour l'instant, mais je te préviens : ça va me reprendre.

— Je t'écraserai le nez avec mon sabot...

— D'autres l'ont essayé avant toi ! Et ça n'a pas marché. À un moment donné, j'ai besoin de réalité. Je peux m'en passer, comme tu vois, mais elle revient toujours me dire la vérité.

— Je ne sais plus quoi faire de toi... Alors j'attends de savoir. Je te préviens moi aussi : ça peut durer longtemps. »

Marette lutta une bonne minute contre un hoquet émotionnel, puis il pressa ses lèvres contre un perroquet en feuille d'arbre. Il ferma les yeux pour que l'illusion fût complète. On en était là quand un buisson se mit à bouger. L'oreille de Marette, libre d'illusion parce qu'il ne s'en servait pas pour boire, frémit légèrement. Mais il était tellement troublé qu'il ne se rappelait plus si c'était la saison de la perdrix ou celle du ball-trap. Cependant, le perroquet le fascinait encore malgré l'absence de plumes.

J'eus un accès de colère qui souleva ma queue dans les mouches. Mais je me retins d'en exprimer le sang. Il me montait à la tête, comme chaque fois qu'un intrus se croit permis de jeter un œil sur ma propriété. Bien sûr, je n'étais pas chez moi. Et je n'étais que le geôlier de Marette, pas son maître. Et je n'étais pas non plus ce que certains venaient de s'imaginer en nous voyant sortir en trombe de ma maison, l'un sur l'autre. À tous les coups, un petit malin venait s'informer de nos pratiques sexuelles.

S'il nous observait depuis que nous avions commencé, en équipe soudée, à découper des perroquets dans des feuilles d'arbre, il était en droit d'avoir perdu ses repères pornographiques, lesquels relèvent toujours du stéréotype. Deux êtres qui se servent d'une paire de ciseaux et d'un sabot pour pratiquer le perroquet en feuille d'arbre, ou bien c'était une nouveauté pour lui et il allait en répandre la mode sur les réseaux, ou bien il avait un minimum de capacités intellectuelles et il était déjà revenu sur l'opinion qu'il avait de nous et plus particulièrement de moi.

Je procédai comme si je ne m'étais pas aperçu de sa présence et, glissant adroitement à la surface des pâquerettes ou du trèfle, je progressai vers lui qui ne devinait pas mes intentions. C'était du moins ce que je m'efforçais de croire, car, je l'avoue, j'avais la gorge serrée. Il arrive souvent, mieux que quelquefois, qu'on pense en trouver un là même où plusieurs n'attendent que vous pour s'amuser de vous.

Mes yeux tentaient un percement méthodique des feuillages toujours frémissants. J'allais me jeter dedans sans même savoir sur qui je tomberais. Pendant ce temps, Marette interrogeait les perroquets découpés. Seule sa voix chevrotante habitait la forêt. Tout le monde se taisait. Il me semble que le Raunier avait lui aussi perdu son filet. Les

cressons s'étaient immobilisés dans ses courants aux pierres sombres et inattendues.

Comme j'hésitais toujours, Marette sortit un peu de sa torpeur pour me demander ce que je fabriquais dans cette « bizarre » position. J'étais saisi en plein grand écart à quatre pattes, car si deux d'entre elles m'avaient un tant soit peu rapproché du buisson hypothétique, les deux autres s'étaient accrochées à mon point de départ. Il arrive ainsi quelquefois (mais pas aussi souvent qu'on dit) qu'en cas de situation difficile on se retrouve dans deux endroits à la fois, celui où on était avant de se décider à agir, et celui où l'action qu'on a entreprise est sur le point de donner un sens à notre inquiétude. Je fis « chut » en secouant ma crinière, mes sabots étant occupés à de plus sérieuses attentes.

Mais je n'eus pas le temps d'aller au bout de mon explication. Dédé, car c'était lui, tomba de la vache et s'étala en plein sur le tas de feuilles découpées. Marette en conçut un roulé-boulé sans jeunesse à l'appui. Il s'em mêla dans les racines aériennes d'un chêne. Sa langue réduite à une peau de chagrin sortit tout entière de sa bouche, ce qui fit dire à Dédé que si elle était sortie d'une autre partie de son anatomie, il en aurait été quitte pour une belle peur !

La vache, imperturbable, avait encore les pattes dans le buisson. Dédé tira sur le licol pour la contraindre à entrer dans notre clairière à moi et à Marette. Elle résista.

« Je la tiens, dit Dédé. Elle m'aura fait courir, la salope !

— Et le 11 novembre ? murmura Marette sans chercher à se libérer des racines qui l'entraient.

— Ce sera sans nous, dit Dédé d'un air satisfait. Entre la vache et la mémoire, j'ai choisi la vache.

— Comme moi ! J'ai choisi le perroquet. Sauf que je ne le tiens pas. Roger m'a fait prisonnier. Ensuite il m'a contraint à découper des perroquets dans des feuilles d'arbre.

— Sycophante !

— Ah mais c'est que ce n'est pas bien joué, Roger ! s'écria Dédé. Prisonnier sans perroquet, c'est déjà très dur pour un habitué. Mais prisonnier avec de faux perroquets, en feuille d'arbre par-dessus le marché, c'est un crime contre la nature humaine de Loulou.

— C'est facile pour lui qui est un cheval !

— Traître !

— Je ne sais pas comment je vais arranger ça, » dit Dédé en se tenant le menton.

Il réfléchissait tandis que Marette se plaignait d'autre chose que de ses entraves.

« Tout ça est bien joli, dit-il sans perdre son air pensif, mais quand il va falloir expliquer pourquoi on n'était pas là...

— Calléja s'est excusé, je parie...

— Il s'est fait un certificat... C'est un médecin...

— Et le général Larima ?

— Il rime toujours à rien.

— Je m'en doutais, grogna Marette. On est les seuls honnêtes hommes (il prononçait *zonètezome*) du troupeau patriotique. Et on n'a même pas une excuse pour expliquer notre lapin. Ah ! On est bien, té ! Tout ça à cause de Roger !

— Tu le hais donc ?

— Comme si je commençai à comprendre ce que c'est la haine. Et pourtant, j'ai beaucoup haï.

— Qu'en pense Roger ? »

## 22

Dédé posa sa douce main molle sur mon poignet dur et nerveux. J'avais les sabots en fusion. J'allais hennir, mais je me retins de donner à ces vénérables reflets de la société française le spectacle de ma déroute intellectuelle et sentimentale.

« Si j'étais Roger, dit Dédé sans cesser de caresser mon poignet, je ferais en sorte qu'on nous excuse...

— Et avec des excuses ! s'écria Marette.

— N'en demandons pas trop tout de même... »

Je les tenais, d'une certaine façon. Mais je dois dire que dans ce genre de situation, qui ne m'est pas étrangère, je deviens paresseux et sans ressources autre que la paresse. Je bâillai en me tenant la mâchoire.

« Pour Marette, dis-je d'un air triomphant, tout le monde comprendra. Les cadavres de perroquets témoigneront de son innocente escapade. Mais pour vous, Dédé, les choses se compliquent...

— Expliquez-vous, mon ami !

— Comme l'orgueil ne vous a jamais étranglé, vous ne pourrez pas résister à l'envie de raconter comment, sans l'aide de personne, vous avez capturé la vache qui vous échappe, et échappe d'ailleurs à tout le monde depuis la fête de printemps. Personne ne vous excusera et tout le monde jaspera dans votre dos. »

Dédé confia la longe aux mains de Marette qui en noua le bout à une de ses racines. La vache meugla doucement.

« Mais vous vous trompez, Roger... Ce n'est pas moi qui ai capturé la vache...

— Et qui donc je vous prie ? »

Bousquet ! Je ne l'attendais plus celui-là ! Il sortit du buisson en même temps que son odeur. Il avait l'air d'un moka au chocolat et au café. Une strate de merde à soi et une autre de bouse de vache. Et ainsi jusqu'au menton que cet amalgame chasseur immobilisait, à telle enseigne qu'il lui fallait incliner toute sa tête en arrière pour laisser passer le son de sa voix.

« Qui veux-tu donc, Roger, qui capture les animaux récalcitrants de ce canton si ce n'est le chef des chasseurs lui-même ?

— Et comment tu expliques que tu n'as jamais capturé un seul de mes perroquets ? fit Marette sournoisement comme s'il s'attendait à mettre Bousquet aussi mal à l'aise qu'un cancre à l'heure de la récitation.

— Je ne capture que les miens ! » jeta le chasseur dans le feu naissant entre lui et l'édile.

Dédé dressa sa petite carapace, car Marette venait de briser ses chaînes. Bousquet, englué dans sa chrématistique excrémentielle, tenta un redressement par le bilan, mais ne put guère que soulever un bras dégoulinant. S'il projetait ce que contenait sa main, nous étions tous mis hors de combat. Dédé agita ses pinces et en fit claquer les mâchoires. La vache me jeta un regard désespéré. Marette l'avait bien attachée à la plus grosse racine.

« Et comment expliquerez-vous votre absence de la cérémonie ? lâcha Dédé perfidement.

— Oui, triompha encore Marette. Comment tu vas expliquer ça ?

— Roger trouvera une idée, » dit Bousquet en montrant ses canines.

Il arma son bras qui se dressa et recula encore.

« Qui en veut en aura ! menaçait-il.

— Il est temps de négocier, je crois, » proposa Dédé.

Sa carapace s'ouvrit et laissa voir deux ailes froissées.

« La situation n'est pas si compliquée que ça, professa-t-il. Loulou a soif, ce qui peut s'arranger. Bousquet sent mauvais, mais on est à la campagne. Tout le monde comprendra, même la préfète. J'ai retrouvé ma vache. Les enfants applaudiront, surtout si on hache la viande. Et Roger, j'en suis sûr, a une idée pour nous tirer de ce pétrin.

— Si vous me laissez réfléchir... Allons chez moi.

— Mais le perroquet est mort, s'écria Marette. Je l'ai descendu. Je sais de quoi je parle.

— Pas toujours, fait Bousquet. Des fois tu ne sais pas.

— Oui, mais tout le monde comprend. Même l'opposition.

— C'est parce qu'elle est systématique. Sinon elle ne comprendrait pas. »

C'était reparti pour un tour. Dédé lâcha mon poignet et se mit en devoir de rassembler les feuilles que Marette avait découpées en forme de perroquet d'arbre.

« Je monte sur la vache, dit-il. Ce sera plus triomphal si je monte dessus. Loulou tu montes sur Roger. Et vous, Bousquet, vous suivez à distance. Frottez-vous bien aux buissons environnants. N'hésitez pas à polluer la nature.

— Et puis yen aura moins dans la douche de Roger, » fit Marette en enfonçant ses éperons dans mes jambes de devant.

J'avais oublié ce que cela veut dire. Néanmoins, j'avançai. On entendit encore la voix sinistre du clairon. La cérémonie s'achevait. Marette, qui en était l'ordonnateur, nous signala ce détail suivi d'un tas d'autres qui nous servirent d'ambiance musicale. Et soudain, alors que nous avançons comme des croisés en territoire musulman, le perroquet, le même ! traversa le ciel bleu de Mazères en répétant.

« Il est pas mort ! » cria Marette debout sur les étriers.

Puis il fouetta ma cuisse droite, criant toujours :

« Il retourne chez Roger, constata Dédé.

— Hue ! Roger ! Et sus ! Sus ! Sus ! »

Et tout recommença, mais dans l'autre sens. C'est fou ce qu'on passe de temps à lutter contre les apparences !



## 23

« Certes, dit Dédé, nous avons fait défaut à la traditionnelle cérémonie du 11 novembre, mais de façon honorable, alors que Calléja... n'est-ce pas ?

— Je voudrais bien savoir en quoi c'est honorable... fis-je sous le poids de Marette.

— Il n'est pas difficile de constater que nous avons de bonnes raisons, continua Dédé. Je ramène ma vache...

— La salope ! grogna Marette sur mon dos.

— Loulou revient sur votre échine...

— Et Bousquet est à pied ! » rit Marette qui ne se tenait plus.

On entendit un clapotement de boues insanes, car le pékin voyageait entre nous, la vache et le cheval,

*et nous allions bon train  
dans la bouse et le crottin.*

Il tenait les deux longues, une à chaque main. Dédé avait prévu un pince-nez mais Marette, qui était bien parti, avait réduit *cérébralement* ses capacités olfactives au strict nécessaire. Il suivait ainsi la piste du perroquet vert qui avait, selon lui, ressuscité, car il était certain de l'avoir vidé jusqu'au cul.

« Jamais de mémoire de Mazèrien on a vu un perroquet me survivre, contait-il tout en m'éperonnant.

— Tu as dû y laisser une goutte, proposa Bousquet sans trop y croire.

— On ne m'y verra pas ! C'est que je pousse la langue jusqu'au fond ! Les Mazèriens qui ont eu affaire à moi le savent bien. Je ne laisse rien ! »

Bousquet, qui en savait quelque chose car il était considéré comme le premier des Mazèriens, haussa les épaules et ses aisselles chuintèrent.

« En voilà une discussion qui risque de mal tourner, constata Dédé qui tourna la tête pour faire usage de son nez qu'il a traditionnel alors que celui de Marette a connu les côtés les plus sombres de l'Histoire de France.

— Mais je veux pas me disputer avec Loulou ! rouspéta le chasseur. C'est que j'aime les perroquets moi aussi.

— Oh ! Moins que moi. Moins que moi. Tu peux demander à n'importe qui. Il te le dira.

— Mais que me diront-elles ? » soupira romantiquement Dédé.

Sa vache allait tantôt à gauche, tantôt à droite du chemin vicinal. Mais de voisins, point. Car nous traversions le désert d'Hypocrinde en direction du centre-ville. Les colons nous surveillaient, c'est leur fonction principale, quand ils ne participent pas à la consommation. Sans eux, on serait bien foutu de crever la dalle. C'est qu'on s'y perd facilement dans le labyrinthe de nos chemins occitans ! L'Andalousie de Palos de Moguer à Toulouse ! Et Tamanrasset alors ? Tu parles d'une histoire ! J'y songeais tout en amblant, mais je n'ai jamais été plus loin que le mot histoire.

« Hé ! Qui c'est que je vois sur le bord de la route ? fit Marette en se dressant sur mes étriers.

— Si c'est pas ce bon vieux Lecerf... dis-je sans espoir d'y trouver de quoi agrémenter ce récit d'une répétition, genre meuble cassé et sorti dans le jardin.

— C'est qu'à force de les casser, de les sortir et de les rentrer pour les casser encore, le pauvre homme va finir dans la poussière...

— Ou dans un désordre moléculaire digne de la physique quantique...

— Ne compliquons pas les choses, » dit Dédé en faisant « Hue ! »

Nous nous arrêtâmes en bordure du jardin de l'opposition systématique. Les cavaliers ne mirent pas pied à terre. Les meubles étaient bien dehors et Lecerf assis dessus, la tête dans les mains. Nous n'osions pas commencer une conversation qui pouvait facilement tourner au vinaigre. Lecerf leva une tête hirsute, car il avait couché dehors :

« Si vous êtes venus pour me faire chier, grogna-t-il en brisant un barreau de chaise sur l'angle d'une commode, je vous préviens que je suis pas de bonne humeur !

— Et moi j'ai oublié mon fusil, fit Bousquet en secouant les longes.

— Pourtant, dit Lecerf en souriant bêtement, ça pue...

— On ne va pas commencer à se disputer... » dit Dédé qui parlait du nez.

Il en parle souvent d'ailleurs, mais tout le monde sait qu'il n'en a pas. Il est bien né, c'est tout.

« Vous avez pas vu passer un perroquet ? demanda Marette à tout hasard.

— Passer, non. Mais voler, oui.

— Il recommence ! péta Boursquet.

— Peu importe s'il est passé ou volé, dit Dédé en se pinçant plus fortement le nez. Un perroquet est un perroquet, n'est-ce pas, Loulou ?

— J'en ai vu de pires, fit Marette. Tellement pires que des fois, en *flash-back*, je me demande si c'était des perroquets. Quand on ne les compte plus, on vous fait avaler n'importe quoi. Ah ! C'est compliqué la langue !

— Surtout que la pépie est contagieuse, dit Boursquet en claquant la langue qu'il tient lui aussi du Petit Robert.

— On demandera aux Muses du TGI de Foix s'il y a un moyen de le savoir, dit Marette.

— Et qu'est-ce que tu veux savoir que je sais déjà ?

— Si c'est des perroquets, ce qu'on vous fait avaler quand on ne les compte plus ! Tu ne suis pas, Jean-Lou !

— Et té que je vous suis ! Même que je n'ai pas de monture, moi !

— Sans un colonel pour se glisser entre tes jambes, te voilà contraint de les utiliser pour marcher. Ne te plains pas trop, va. Tu as vu pire.

— Je pratique pas le flachebaque, moi !

— Tu vas me le reprocher maintenant !

— Et maintenant que quoi !

— Stop ! » ordonna Dédé.

Il dut retirer son pince-nez pour se faire entendre sans nasillements. Il le tenait entre le pouce et l'index, prêt à le remettre à sa place si la situation devenait insupportable. Boursquet avait répandu beaucoup de merde autour de lui, J'en avais la robe toute tachée. La vache avait fait un pas de côté, sans doute sous l'assiette de Dédé, mais en vain. Sa robe, déjà souillée par sa récente aventure au pays d'Hypocrinde, portait aussi les traces de cirage des souliers de Dédé dont le goût pour la brosse à reluire est bien connu, surtout si c'est Marette qui la tient.

## 24

Lecerf cracha devant lui, entre les débris de meubles :

« Allez vous chamailler ailleurs, pedzouilles ! J'ai d'autres chats à fouetter.

— Tu nous menaces ? menaçait Marette qui brandissait son Smartphone.

— Quand je casse les meubles, dit Lecerf en soulevant sa carcasse branlante, il vaut mieux ne pas me faire la conversation. J'y dis tellement n'importe quoi qu'on se sent insulté.

— Ah ! Si tu t'en prends à mon honneur de légionnaire... !

— Pfff ! Il y a légionnaire et légionnaire. Je confonds jamais, rassure-toi, « larbin inculte »...

— Ah ! professai-je sans hennir, c'est que l'expression *larbin inculte* est synonyme de *salaud* en langage sartrien...

— J'en ai la nausée... Maintenant filez avant que je m'y remette. J'ai une vocation à satisfaire, moi. »

Mais Dédé ne donna pas le signal de départ. Marette, qui est fidèle aux soumissions qui l'ont porté là où il est, sur mon dos, proposa à Lecerf de se joindre à nous :

« Ainsi tu seras libéré de tes travaux de Sisyphe, dit-il en lisant un de mes bouquins, et tu participeras à nos propres travaux en les critiquant systématiquement si c'est ton autre vocation...

— Mais j'y suis déjà, dans l'opposition ! Et puis j'aime casser mes meubles ! Personne ne m'empêchera de continuer à les casser !

— Hé mais c'est qu'ils ne sont pas à vous, ces meubles... couina Dédé qui sentait venir l'orage.

— Sans parapluie, fit Bousquet. Et sans paratonnerre. Ah ! On est mieux chez soi ! On y élève des perroquets à l'origine contrôlée.

— Des POC ? Je n'en avais jamais entendu parler... dit le nez de Dédé.

— C'est dans mes projets futurs et réalisables pour Mazères, confia Marette en osant se pencher sur Bousquet qui venait de trahir un secret mal gardé.

— C'est ridicule ! fit Dédé.

— Heureusement qu'on n'a pas besoin de lui pour se torcher ! » gloussa Bousquet qui en mettait partout, même sur Lecerf.

Mais celui-ci menaçait de mettre notre équipée en fuite. Marette, humilié mais réfléchissant à ce que pourrait lui coûter une pareille débandade du point de vue électoral, piqua des deux sur mes jambes de devant. Je ne savais toujours pas ce que cela voulait dire. Cette fois, je ne bougeais pas. Il repiqua. Et je me cabrai pour le désarçonner.

Lecerf saisit ma crinière et me parla dans l'oreille, comme Redford. Comme j'ai toujours rêvé de faire du cinéma, j'écoutais sa proposition. Il recula enfin pour que je puisse exprimer sa requête :

« Lecerf ici présent, scandai-je comme à la messe, ne dispose pas d'une monture et ne peut donc, en tant qu' élu municipal, se déplacer sans elle.

— Reconnaissons-le, fit Dédé qui entrevoyait une issue acceptable au conflit.

— Ah mais c'est non ! devança Bousquet en lâchant les longes. Personne me montera dessus ! Je veux bien comme me voie dans cet état puisque c'est ma nature et que je n'ai rien contre la nature... Au contraire j'en profite... Mais me retrouver au niveau de ce cheval et de cette vache, ah ça non ! »

Ça giclait ! Encore une minute de crise et il devenait plus propre qu'un sou neuf. Il fallait l'arrêter avant qu'il change de nature. On ne sait jamais avec Bousquet. Il peut même devenir homosexuel si on le laisse faire. Ce genre d'homme n'a pas de nature fixe.

« Et pourtant, dit Dédé couvert de merde, c'est la seule solution... Qu'en pensez-vous, Roger, vous qui appartenez au solutionnisme ? »

Je me grattais le crâne entre mes deux oreilles dressées. En plus, ça me faisait bander. Rêvassant, Dédé me reposa la question d'une manière plus engageante :

« C'est qu'on compte beaucoup sur vous, Roger ! Sans vous, nous ne sommes plus des personnages de fiction. On retourne à la niche. Eh bien moi je n'en ai pas envie ! Même si j'habite à Paris.

— S'il redevient homme, décréta Marette comme au Conseil, j'exige une clause qui m'autorise à le monter quand je veux !

— Et moi, dit tristement la vache, on a pensé à moi... ?

— À l'abattoir ! » criâmes-nous en chœur.

Même Lecerf avait condamné la vache. Mais elle reconnut que je m'étais mordu la langue.

« Ce n'est pas le moment de vous entretenir avec les animaux, dit Dédé avec autorité. Nous avons besoin d'une monture pour monsieur Lecerf qui souhaite voyager avec nous...

— Ce n'est pas que je le souhaite...

— Mais vous venez avec nous, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompé sur vos intentions ? Je peux compter aussi sur vous ?

— À force de compter, fit Marette en se grattant la langue, on va s'aventurer dans des complications mathématiques que Maths Sup c'est rien à côté...

— Je demande l'avis de Roger ! Roger ! »

Je me mis au garde-à-vous. Un réflexe hérité du service militaire. Chaque fois qu'on me crie dessus, je deviens raide. J'aime ça, que voulez-vous...

« C'est compliqué, commençai-je.

— Ce n'est pas ce qu'on vous demande.

— D'ailleurs chaque fois que c'est compliqué, fit Marette en découpant un perroquet dans la feuille d'un arbre, je simplifie. On peut toujours compter sur moi pour simplifier, d'autant que je connais du monde. C'est que je sers à quelque chose, moi !

— Tu n'as pas l'air aussi con que tu es, ironisa Bousquet en ramassant autour de lui la merde que son énervement avait répandue.

— Si je l'avais, continua Marette sur cette lancée, Roger ne serait pas contraint d'en rajouter...

— Ce qui est bien dans la tradition française d'avant la Régence. »

Je vous laisse deviner qui fut l'auteur de cette remarque plus pertinente que comprise par les autres acteurs de cette scène. Passons. Je m'appelle quand on vient alors que Louis Marette vient quand on l'appelle. C'est ainsi et personne, pas même un zoïle au service de la justice d'État, ne changera une virgule à cette heureuse réalité environnante.



## 25

« Nous n’avançons plus, regretta Dédé dans son nez.

— Ça ne m’a pas fait du mal de m’arrêter un peu, confessa le chasseur sans cesser de récupérer sa merde.

— Imaginez le triomphe de notre retour ! prophétisa Dédé. Ave Dédé ! Morituri te salutant ! N’es-tu pas fière de moi, ma vache ?

— Je le suis ! miaula Marette. Je te suis !

— Je le serais si je pouvais monter sur Marette, rouspétai-je, mais ce n’est pas dans ma nature.

— Oh ! On encule beaucoup en région toulousaine, mais c’est allégoriquement que ça se fait.

— Allez expliquer ça aux cancre de l’École nationale de la Magistrature...

— Quand on n’a pas les moyens intellectuels de dépasser le premier degré de l’intelligence, on devait avoir l’honnêteté de ne pas juger son prochain. »

C’était reparti pour un débat sans issue. Lecerf s’impatiait. Au début, il n’était pas chaud pour nous accompagner dans notre glorieuse croisade, mais la conversation avait quelque peu émoussé sa raideur intellectuelle. Il se sentait mou, mais non sans espoir de retrouver la turgescence nécessaire à sa victoire prochaine. Pouvait-il compter sur moi ?

« Cependant, dit-il en s’avançant avec un morceau de meuble dans la main, nous n’avons pas résolu la question de ma monture.

— Ce sera pas moi ! éructa Bousquet qui craignait d’avoir ramassé pour recommencer encore, particularité prégnante de son psittacisme.

— Loin de moi l’idée de m’asseoir sur un tas de merde !

— Qu’il en soit ainsi ! » hennis-je.

Et d’un fort coup de rein de mon invention, je projetai Marette sur les épaules de son chasseur préféré. Dédé éclata de rire et, s’accrochant aux cornes de sa vache de substitution, imita le rugissement d’une Aston Martin digne de la dynastie de Monaco. La vache me cloua sur place.





## 26

« C'est moi qui ai fait ces trous, » annonça fièrement Dédé.

Nous contemplâmes le lac d'assez loin, car ses rives étaient couvertes de fientes. Des canards disputaient aux ragondins la propriété des lieux. Le contenu d'un autocar s'était aussi vidé à proximité d'un lieu de restauration à base de congelés industriels qui exhibait en lettres d'or le titre de restaurant. Un ouvrier passa, éméché comme la lame de son croissant, car le bougre avait été privé de sa débroussailleuse suite à un trafic de carburant et de lubrifiant. Dédé me donna à mesurer la hauteur de la sanction pour m'en faire apprécier la justesse. L'homme salua en touchant le bord crasseux de son béret puis disparut dans je ne sais plus quelle perspective de poulailler ou de porcherie exotique.

« Sans moi, poursuivit Dédé sans descendre de sa vache, il n'y aurait rien ici que des cailloux et des herbes folles. Mais j'ai creusé ce trou ainsi que ceux dont vous apercevez les surfaces miroitantes en regardant bien à travers les fourrés où nous dissimulons notre apparence.

— Ce mauvais ouvrier n'a vu que nos hautes statures, gloussa Marette en serrant le cou de Bousquet entre ses cuisses, car il était juché sur ces épaules sales.

— Rien sur nos montures, confirmai-je moi-même bien que je ne montasse pas Lecerf.

— La vache et le cheval n'attireront pas l'attention, dit Dédé qui arrivait au bout de son calcul. Il n'y a rien de plus naturel que les animaux de la ferme dans une ferme expérimentale comme l'est la nôtre.

— Elle est surtout à moi ! » grogna Marette en empêchant les joues de Bousquet de se gonfler sous la pression d'une protestation venue du fond de son être chasseur.

Bousquet trépigait dans la merde où ses pieds et ses bottes s'enracinaient. La vache et moi descendîmes jusqu'au lac. L'ouvrier nous observait. Il avait des doutes et en assumait la philosophie en buvant à petites gorgées rapides et profondes. Nous entrâmes dans l'eau et commençâmes à rincer nos robes. Nous nous déplaçâmes pour éviter de

nous retrouver dans un nuage de merde en solution. Bientôt, nos robes rutilèrent au soleil.

Plus loin, derrière les fourrés avantageux, les quatre conseillers montraient leurs torsos surmontés des têtes dont la nature les avait affligés. Un peu moins de soleil en eût atténué la propension à la caricature et à la satire, mais l'astre central de notre système vital n'en faisait qu'à sa tête depuis que le bon peuple les avait élus pour domicile. Je dis « bon » pour ne pas dire autre chose. On aura compris que ce récit est un hymne à la Rhétorique et que son prétexte n'est qu'un divertissement philosophique de bonne justice.

La vache et moi nous étirâmes nos corps champêtres dans un carré d'herbes jaunes que le système de déjection de ce domaine avifaune avait épargné. Heureusement pour nous et nos nobles robes d'animaux domestiques. Il eût été pour le moins absurde de s'encrasser de nouveau. Cependant, les phénomènes inévitables de la pratique démocratique s'impacientaient.

Marette avait hâte de retrouver son perroquet, à tel point qu'il ne se souciait pas de s'emmerder jusqu'au cou avec Bousquet qui se laissait monter pour avoir du foin. Dédé et Lecerf avaient donc pieds à terre, l'un n'ayant pas exigé de l'autre qu'il le montât. Ou le contraire. L'ouvrier, perplexe malgré les effets secondaires, semblait tendre l'oreille. On voyait comment le métal de son croissant préfigurait sa plus haute terreur dans le ciel de Mazères considérée comme une réduction symbolique de la nation qui la colonisait comme l'écrivain parasite la vigne.

La vache et moi prenions le temps de sécher. Nous complotions, vous vous en doutez. Elle avait plus d'expérience en matière de cavale que moi qui n'en avais aucune. Elle risquait l'abattoir qui était le lieu de son exécution sommaire. Car elle n'avait fait l'objet d'aucun jugement autre qu'alimentaire. Elle avait plutôt intérêt à ne pas se laisser faire, tandis que j'avais trouvé dans les divers jugements affectant ma pratique de la Presse et de la Littérature de quoi alimenter mes désirs d'exécution de traits et de portraits. Nous n'étions pas taillés dans le même bois mais pour l'heure, nous avions en commun le projet d'aller nous faire voir ailleurs, quitte à trouver du nouveau.

Elle clignait de l'œil chaque fois qu'elle me regardait. Et je répondais par un étirement des commissures. Nous prenions la précaution de ne pas nous exprimer autrement. Restait à prendre la poudre d'escampette au bon moment. C'est que Marette, monté sur Bousquet, avait des chances de

nous mettre la main au licol. Dédé n'aurait rien d'autre à faire, comme d'habitude. Lecerf s'en fichait tant que personne ne l'empêchait, par voie de justice ou autrement, de casser les meubles de sa maison.

Je n'avais sans doute pas compris tous les messages de ma compagne de fortune : elle détala comme un lapin, ce qui est toujours dangereux en terrain de chasse. Une fois de plus, elle me clouait sur place. L'ouvrier me tenait par la crinière, fier d'avoir anticipé les événements avant même que je pusse trouver l'énergie d'en changer le cours. Marette, cependant, par trop de harcèlement fessier, s'était retrouvé par terre et Bousquet, courant sans cavalier pour le guider, plongea la tête la première dans le lac où la faune fut prise d'une panique telle qu'on sortit du restaurant pour assister à la noyade.

L'ouvrier, que Dédé interpellait comme un adjudant, signifia par geste qu'il ne pouvait pas être à la foire et au moulin. Il m'en étreignait plus fortement. Dédé ne savait pas nager. Personne ne lui avait appris sans bouée. Or, il n'y avait pas de bouée dans ce système. Il fallait trouver autre chose pour sauver Bousquet de la noyade, d'autant qu'il se noyait dans l'eau, ce qui n'est jamais sans conséquence traumatique si jamais le sujet se sort vivant d'une pareille offense à sa probité professionnelle. Il ne pouvait plus compter sur Marette qui rêvait, dans son inconscience acquise par chute et choc, d'un élevage de perroquet de toutes les couleurs, sauf du marron qui relevait du privilège réservé à Bousquet. Ces deux oiseaux ont toujours eu l'art de compliquer les choses au moment où il est opportun de les simplifier. Restait Lecerf, car on ne pouvait pas compter sur ceux qui arrivaient, forcés de faire le tour du lac en un temps suffisant pour que Bousquet ne s'en sorte pas.

Or, Lecerf n'était plus là. Sa présence n'avait pas été jusque-là essentielle. On aurait même pu s'en passer. Et maintenant qu'on avait besoin de lui, il avait disparu. On n'avait même pas le temps de le chercher. Bousquet vivait sa dernière minute dans le genre humain qui l'avait accepté malgré ses défauts. Il allait rejoindre les siens. Et le monde cruel ne s'en sentirait pas plus mal. Dédé, arrivé au bout de sa résistance achetée à prix d'or, secouait Marette en branlant ses membres de tous côtés et même la tête qui sonnait déjà creux à cause d'une petite fuite d'origine qui prenait maintenant une importance démesurée.

La seule solution capable de dénouer ce climax vint à l'esprit de l'ouvrier : me lâcher, à condition que j'entre dans l'eau salie par Bousquet pour l'en sortir. Nous n'avions pas le temps de discuter. Et aussitôt qu'il me lâcha, je fonçais comme un dératé dans la direction qu'avait prise la

vache quelques instants plutôt. Faisant fi des appels à l'honneur et à la générosité, ainsi qu'au devoir de mémoire, je foulai au sabot tout ce que je rencontrai de faune expérimentale et migratrice. Puis, sans interrompre ma course folle, je compris soudain que je ne pouvais pas entrer chez moi sans avoir à expliquer mon comportement à l'heure d'un délit de non-assistance à personne en danger de boire de l'eau.

Ah ! Si j'eusse retrouvé la vache en ce moment cornélien, elle m'eût convaincu de la suivre dans l'espoir de changer d'existence et d'aventure. Mais je ne la vis pas. Je ne trouvai pas même ses traces. Entre bouses et sabots, elle avait dû en laisser.

Je ne sais pas si j'ai ralenti pour mieux penser. Il n'est jamais facile de se livrer à la réflexion en plein milieu de l'action. Comme l'a souligné Jean-Sol Pâtre, on pense après agir ou avant, mais jamais pendant. Ou alors on est philosophe, état supérieur de l'être qui est réservé à un si petit nombre qu'on peut le qualifier d'essentiel sans risquer de se tromper.

J'en étais là lorsque qu'un bruit familier, qui n'avait rien à voir avec les clapotements désespérés de Bousquet, ni les ronflements extatiques de Marette ni avec les caprices de Dédé qui ne supportait pas le sac de nœuds où il avait perdu ses repères érectiles — lorsque qu'un bruit que je ne pouvais pas confondre avec un autre de ma connaissance m'arrêta au bord d'une clôture qui venait d'être défoncée et gisait en se contorsionnant encore dans l'herbe mal entretenue d'un jardin d'agrément.

## 27

Un homme gisait plus loin dans l'allée. Un morceau de bois frémissait à ses côtés. Je reconnus un pied de table. Logiquement, Lecerf était à l'intérieur. Et non seulement il n'était pas chez lui, mais il en démolissait le mobilier. Et pour aggraver sa situation judiciaire, il venait d'agresser un propriétaire. Il n'était plus possible de le sauver, je m'enfuis.

Voilà comment je me suis retrouvé seul sans responsabilités.

J'étais en train de me préparer à une nouvelle existence quand le clairon a sonné. J'avais oublié le 11 novembre moi aussi. Je n'avais pas plus d'excuses que Marette. Lui au moins avait un perroquet à poursuivre. Nul doute que Dédé, une fois Bousquet dans l'autre monde, engagerait la population à chasser la vache pour la ramener dans son droit chemin qui était celui de l'abattoir et, sous forme hachée, des estomacs qu'il nourrissait déjà de ses arguments électoraux. Comme il n'était pas question que je me mette au garde-à-vous avec une larme à l'œil et une étreinte anale, je me dirigeais vers la ville pour satisfaire ma curiosité.

Obsédé par les perroquets de Marette et les déjections préférées de Bousquet, entre autres particularités municipales, j'avais aussi oublié que mon plus grand plaisir, depuis l'enfance, consiste à satisfaire ma curiosité. Et j'avais tellement hâte de contempler le spectacle de cette cérémonie amputée de son Marette que je me mis à trotter avec ivresse.

Le soldat du monument, raide comme la justice qui l'avait envoyé *ad patres* sans autre procès, se laissait chatouiller le nez par les franges d'un drapeau accroché au linteau de cette tombe sinistre et même épouvantable. Un blason s'était mis en travers d'une couronne de fleurs plus multicolores les unes que les autres. Des confettis jonchaient le sol aux traces embrouillées. Mais pas un militaire, pas un fan ni un enfant, aucune trace familiale ni policière ni restes de nourritures festives... On avait déserté les lieux !

Immédiatement stressé par cette situation extraordinaire, je cherchai des traces de poudre, voire de sang. Mais on avait quitté l'endroit sans tragédie de ce genre. Si tragédie il y avait, elle était d'une nature inconnue de moi. J'en étais époustouflé. Même la boulangerie voisine tenait porte close.

Pourtant, le clairon reprit sa plainte d'automne. Je fis vivement le tour du monument. Un soldat se tenait debout, le clairon tourné vers le ciel, les joues gonflées. Il se donnait tellement à son refrain qu'il ne me voyait pas, alors que j'étais le seul témoin de la scène qu'il jouait. Mais pour qui jouait-il puisqu'il n'y avait personne d'autre que moi pour l'écouter ?

Je n'osais pas l'interrompre. Il faut dire que quand je hennis, je suis souvent mal compris. C'est que les gens qui se permettent d'écouter ce qui ne leur est pas destiné ne comprennent rien d'autre que ce qu'ils veulent entendre. Ils ne sont bouchés que dans un sens. C'est dans l'autre et dans l'autre seulement qu'on les autorise à voter. Avec le résultat qu'on connaît.

La situation ne pouvait pas durer. Chaque jour à sa fin. Et on approchait de midi. J'interrogeai le soldat, aussi subitement que clairement, par un hennissement qui aurait réveillé toute la ville si j'avais su pourquoi elle avait déserté.

Le clairon fit un couac. Sa bouche quitta l'embout humide et chaud. Il passa la langue sur ses lèvres encore vibrantes comme s'il se préparait à me demander des explications. Mais je pris la parole en ces termes :

« Y a-t-il, jeune homme, quelque chose de sensé pour expliquer cette situation hors du commun ? Je vous préviens que je ne tolérerai pas les arguties en vigueur en temps de paix relative. »

Le soldat, tout jeune en effet, parut terrorisé par mes propos. Ou bien ne me comprenait-il pas lui non plus et il cherchait de l'aide en actionnant le bouton d'urgence d'une application mise gratuitement à la disposition du citoyen préalablement entraîné par l'éducation nationale à se comporter civilement en cas de complication sécuritaire.

« Mais je ne suis qu'un enfant, monsieur, bafouilla-t-il. J'ai trouvé le clairon par terre. Comme je sais en jouer et que ça ne gêne personne que vous...

— Où sont-ils passés, nom de Dieu ! »

Je ne sais toujours pas pourquoi, dans les situations difficiles ou extraordinaires, il m'arrive d'invoquer ce concept indigne d'une philosophie qui rejette aussi bien le scepticisme que la conviction. Mais le moment était mal choisi pour répondre à cette question aussi épineuse que la couronne qui l'inspire.

« Ils sont venus, déclara l'enfant en essuyant le clairon avec un pan de sa chemise. Et puis ils sont partis. Ils font toujours comme ça, non... ?

— Mais Marette n'y était pas ! Qu'ils viennent sans lui, ça peut se comprendre. Mais repartir sans lui ! On n'a jamais vu ça.

— Mais ce n'est pas là non plus que vous les trouverez, dit l'enfant qui anticipait.

— Et le perroquet, tu l'as vu, le perroquet ?

— Il est retourné chez vous, monsieur Roger. C'est là-bas qu'ils sont allés. »



## 28

Je jetai le gosse sur mon dos, mais avant de m'élancer dans de nouvelles aventures, je pliai mon cou sur le côté pour lui demander :

« Pourquoi ne les as-tu pas suivis ?

— Ça ne m'intéresse pas, monsieur Roger.

— Tu n'as pas envie de perroquets comme ton papa ?

— Même pas d'une perruche comme ma mère...

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis le soldat connu. »

Évidemment, lorsque nous arrivâmes, au galop, au bord du lac, Bousquet n'était pas noyé. Il était même propre. Mouillé, mais propre. Ce qui ne signifie pas qu'il sentait bon. Mais à distance, on ne sentait rien, même si on en doutait. Par contre, Marette ne se réveillait pas.

Dédé était inquiet. Il y avait eu des témoins, mais comme ils étaient affamés, ils étaient retournés au restaurant, laissant derrière eux leurs emballages. Ils devaient être en pleine conversation critique. Lecerf les avait rejoints.

« Et le pauvre type qu'il a assommé ? demandai-je à tout hasard.

— Ce n'est pas lui qui l'a assommé. Il était déjà assommé quand il est arrivé sur les lieux. Il en a profité pour casser quelques meubles.

— Il a pas pu résister, ajouta Bousquet qui sortait de sa poche des cartouches impropres à la consommation.

— En attendant, Marette ne se réveille plus, gémit Dédé en tournant ses mains vers le ciel.

— C'est tout de même terrible ! protesta Bousquet. Maintenant qu'il dort, tout le monde veut le réveiller. Et quand il ne dort pas, on l'invite, des fois que ça lui donne sommeil.

— Qui est cet enfant ? » dit Dédé en me regardant comme si j'étais père ou pédophile et qu'il voulait en savoir plus.

Je hennis mollement. Le gosse s'exprima à ma place :

« Je suis le soldat connu, dit-il en montrant le clairon.

— Mais je le connais, ce clairon ! s'écria Bousquet qui se mit en peine pour trouver une cartouche encore en état de tuer.

— Je l'ai trouvé, dit le gosse qui n'avait pas l'intention de se laisser voiler.

— Ah ! Maudit garnement ! Tu ne sais pas que j'en ai maté de plus coriace que toi ! Laisse-moi en trouver une ! Je saurai bien m'en servir sans le fusil que j'ai perdu en m'accrochant à autre chose quand j'étais en train de me noyer au vu et au su de tout le monde.

— Vous n'avez pas vu ma vache, Roger ? »

Je me demandai bien à quoi Bousquet s'était accroché. Le bougre s'en était sorti sans trop de dommages à part la perte de son fusil. Il en avait d'autres.

« Tout le monde est parti, annonçai-je sans hennir.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Roger... ?

— Il veut dire, compléta le gosse, qu'ils sont venus et qu'ensuite ils sont partis. Et j'ai trouvé le clairon.

— Une panique générale ? s'inquiéta Dédé.

— On aurait pu le croire, mais ce n'est pas le cas.

— C'est dans la joie et la bonne humeur qu'ils sont partis, dit le gosse comme s'il avait compris qu'en matière politique le sous-entendu demeure plus riche en conséquences que la clarté du discours philosophique le moins couru.

— Sans moi ! » s'écria Bousquet en foulant les cartouches qui tombaient de ses mains vides.

La langue lui tirait les vers du nez. Il y avait encore beaucoup de vers dans son nez, car il avait fermé la bouche dans l'eau.

« Et moi alors ! » grogna Marette dans son sommeil, ce qui nous pétrifia.

Il n'avait pas atteint le niveau de langage de Finnegan. On comprenait parfaitement ce qu'il disait même quand il dormait.

« On va encore me le mettre sur le dos ? se plaignit Bousquet.

— On n'a pas le choix, dit Dédé qui mesurait ma selle. Tu te mettras sur la croupe, dit-il doucement au gosse. Tu verras comme c'est agréable de voyager en croupe.

— Si tu ne me demandes pas de te prêter mon clairon... » fit le gosse.

Il avait l'habitude de se soumettre. Il recula et libéra la selle. Dédé s'y installa sans me demander mon avis. Bousquet appela une cigogne, mais en vain.

« Tout de même, bougonnait-il, ce Lecerf, il est jamais là quand on a besoin de lui. J'aurais bien aimé lui monter dessus, moi !

— Il ne vous coûtera rien d'aller à pied...

— Puisque vous le dites avec des fleurs... »

Et il se mit en route avec Marette sur son dos. On fit le tour du lac. Passant devant le restaurant, nous entendîmes la voix de Lecerf qui se vantait d'avoir cassé plus de meubles qu'Arman. Ah ! Il n'agissait pas ainsi par esprit d'imitation. Il avait toujours cassé des meubles, depuis sa plus tendre enfance. On dit même qu'il en avait cassé dans le ventre de sa mère, ce qui est fort possible car c'était sa première maison. Pas de maison sans meubles, mais l'homme ordinaire n'y démolit pas le mobilier familial. Il y enferme plutôt ses secrets intimes, quand il ne couche pas avec.

« Je suis déjà épuisé, fit Bousquet en soufflant. Marette pèse un âne mort. Et pourtant il est pas mort. Et comme il sent le perroquet, j'ai le vert en travers et le foie qu'est pas droit. Et si on le jetait à l'eau, des fois que ça le réveille... ?

— Je ne sais pas nager, dit Dédé. Ni vous non plus. On ne peut pas demander ça à un enfant...

— Il va falloir que Roger se dévoue, parce que moi j'en peux plus. Je sais même pas si j'aurais la force de le jeter aussi loin.

— Roger s'en chargera, dit Dédé toujours sans me consulter. Descendons, » dit-il à l'enfant.

## 29

Et je me retrouvai de nouveau libre de mes mouvements et de mon destin, prêt à m'aventurer aussi loin que possible dans ce désert d'Hypocrinde. Mais je n'avais pas l'intention d'aller plus loin, en Amérique par exemple. Je me demandais si la vache rêvait d'une Amérique sans abattoirs. Je n'avais pas le temps d'y penser moi-même. L'enfant devina mes intentions et empoigna ma crinière sans lâcher les pompons de son clairon. Dédé tenta d'attirer le regard de Bousquet pour le prévenir que j'allais profiter de la situation pour les priver d'un enfant qui restait encore à éduquer, mais le chasseur prenait grand soin de Marette comme si, au fond, il ne souhaitait pas le réveiller. Le rideau aurait pu tomber à ce moment-là. Et le spectateur caché dans les buissons en aurait été quitte pour attendre qu'il se relevât.

Mais on n'était pas au théâtre. La réalité s'imposait à nous. Marette dormait et les paroissiens du 11 novembre avaient envahi mon jardin où le perroquet s'était réfugié, d'après ce qu'en disait le soldat connu. Mais pourquoi mon jardin ? Pourquoi moi ? Le gosse me fit plier la jambe et posa un pied sur mon sabot à l'équerre. Nous allions déguerpir à la vitesse de la lumière qui éclairait nos chandelles.

« Sus ! » cria le gosse et ce cri me paralysa.

Par contre il réveilla Marette qui cria à son tour :

« Sus à quoi ? Je me rappelle plus !

— Hé bé ! bégaya Bousquet en nage. Suce au vert ! Suce au vert qui guérit les oiseaux de la pépie !

— Le choc l'a rendu amnésique... » constata Dédé en saisissant le clairon que le gosse ne tenait que par un de ses pompons.

Et Dédé souffla dans le clairon. Il en sortit un son si aigu que Marette vomit. Il avait la langue verte. Je bouchais les oreilles du gosse, tout soldat connu qu'il fût. Marette se remit debout pour être mieux compris. Bousquet trouva une cartouche qui n'avait pas souffert de sa noyade interrompue.

« Hé que veux-tu que j'en fasse ? rouspéta Marette. Je n'ai pas de fusil sur moi.

— Le mien est au fond de l'eau. Je vais la mettre dans le clairon... des fois, en temps de guerre, ça marche bien les balles dans le clairon. C'est que le combat finit par changer les mœurs. On ne peut tout de même pas nous en vouloir si on est revenu homme alors qu'on y était allé comme des gosses. Retiens la leçon, petit. Et laisse-moi faire ! Ça n'a jamais fait de mal à personne. »

Et de nouveau, Dédé souffla dans le clairon. Il était tellement stressé qu'il avait les pompons sur le nez. Marette, qui ne bandait plus depuis longtemps, vérifia la tension du nez en exerçant sur lui une pression adéquate. Il s'y connaissait en pression de nez, le Loulou. Le sien se laissait presser encore, mais avec l'âge, il pressait de préférence celui des autres. Surtout s'il s'agissait de jouer du clairon.

« Il va mettre plein de salive dedans, redouta le gosse sans se démonter.

— Ne t'en fais pas, professa Bousquet, j'ai mon écouvillon dans la poche. Même mouillé, il fait son travail si on s'y prend bien. Mais il faut d'abord lui broser le poil. On est tellement proche l'un de l'autre que de le broser, ça me fait encore de l'effet. »

Et le clairon de Dédé sonna une troisième fois. Plus raide que Simon à l'heure fatidique, il leva son index vers le ciel comme Baptiste chez Léonard.

« Il est temps de partir, décréta-t-il. Fini les enfantillages. Sans ma vache, je n'aurais aucune excuse à opposer à mes détracteurs. Et sans perroquet, Marette ne tiendra pas plus debout que ses arguments. Et comment expliquer que Bousquet ne ressemble plus ni de près ni de loin au Bousquet que nous connaissons tous ?

— Hé ! De près il ressemble encore, dit Marette. On le sent bien. Mais il est vrai que de loin, on est en droit de le confondre avec un étranger clandestin. On pourrait lui tirer dessus, surtout qu'il a perdu son fusil et ne peut pas répondre aux provocations de l'opposition systématique qui m'attaque de toutes parts.

— Je persiste et je signe, insista le chasseur en montrant sa balle sèche : avec un clairon, je peux encore tirer. Donnez-moi un clairon et je tire !

— Mais sur qui, nom de Dieu ! »

C'est à l'invocation que vous avez reconnu ma voix... Je commençais à en avoir par-dessus la tête de ces pitreries d'élus localement identifiables. Je soulevai vivement le sabot sur lequel reposait encore le pied du soldat

connu et il se retrouva avec ma selle entre les jambes. Sans fusil pour menacer notre fuite, nous pouvions encore attendre d'être compris.

« C'est un enlèvement ! protesta Marette qui aimait beaucoup les enfants.

— Il enlève beaucoup en ce moment, le Roger, fit Bousquet comme si on lui demandait de philosopher à mes dépens.

— Je garde le clairon, dit Dédé soudain prêt à jouer un rôle de premier plan dans ce concert d'intelligence. Ça peut servir en justice.

— Vous allez être enfin convoqué ! s'écria Marette.

— Comment ça « enfin » ?

— Je veux dire qu'on ne s'y attendait pas.

— Pour la broutille que vous savez... avoua timidement le nouveau clairon.

— Hé bé qué ? fit Bousquet en se crottant un peu avec ce qui traînait de fientes autour de lui.

— Divagation d'animaux domestiques... Je n'y couperai pas. Mais je garderai la tête haute. Et sans accuser Roger qui est la cause première de ce délit ! »

Il se frotta les yeux comme qui ne croit pas un mot à ce qu'il dit aux autres.

« Je ne t'en veux pas, Roger. Je paierai le prix fort. Il faut payer même pour les autres.

— Hé bé ça c'est un sacrifice ou je m'y connais pas ! » s'exclama Bousquet comme en prière au milieu des crottes qu'il foulait d'un pied connaisseur et heureux.

Mais Marette s'inquiétait en silence, luttant contre le dessèchement de son gosier. Il se serait jeté à l'eau pour en boire au moins un peu, mais la pression qu'exerçait sur lui l'angoisse d'être lui aussi un délinquant sans honneur lui arracha ces mots tragiques :

« Hé c'est qu'il divague bien un peu aussi, mon perroquet...

— Et Roger ? cria soudain Bousquet en puant de la bouche. Il divague pas, peut-être, le Roger. Avec ses gros sabots qu'il divague ! Et regardez toutes les traces qu'il laisse dans notre terre natale ! Il menace notre Histoire municipale avec ses divagations ! Laissez-moi mettre une balle dans votre clairon, monsieur Dédé ! Et je vous le transforme en silence

éternel sur le champ ! Et dans la merde de mes oiseaux ! Que j'en ai beaucoup, des oiseaux ! Et que ça chie assez pour recouvrir éternellement les divagations de cet animal de trait et de portrait ! »

Disant cela, il s'était jeté à genoux dans un tapis de fientes fraîchement extraites des plus beaux anus migrateurs que le monde de la chasse eût connu. Il s'en couvrit la tête comme s'il était déjà dans son rôle de pleureuse à l'enterrement de la Presse et de la Littérature.

« Et même pire ! ajouta aigrement Marette pour sauver son commis troupié de l'emmerdement qui vaut une noyade. Non seulement il divague, le Roger. Mais il ne divague pas seul. Sauvez cet enfant des divagations de Roger ! Ne le laissez pas pourrir l'âme de nos enfants chéris ! Faites le taire ! Et que justice soit faite, bordel de Dieu ! »

À ces mots, Dédé emboucha le clairon du mauvais côté de sa personne.

## 30

En moins de temps qu'il n'en faut à l'oreille pour distinguer le pet du clairon, Dédé était rentré à Paris. Sans vache ni rupin, nos deux échevins, ravis de n'avoir plus rien à poursuivre, ce qui devenait imbuvable, s'engagèrent sur le chemin qui conduisait à ma maison. Ils y étaient, nous criait-on des fenêtres, attendus par un parterre d'uniformes et de tapis, car le perroquet s'était perché sur mon écritoire. Celui-ci était visible si la fenêtre de mon bureau était ouverte, ce qui était le cas en ce jour du 11 novembre. Personne, au passage, ne me demanda pourquoi je l'avais laissée ouverte alors que je n'étais plus dedans. On m'assura que Lecerf n'était pas apparu pour profiter de l'occasion.

Comme Bousquet avait pris soin de se couvrir de merde d'oiseau qui vaut bien toutes les autres même si on regarde d'assez près pour en mesurer les nuances olfactives, Marette avait consenti à remonter sur ses épaules pour le faire avancer plus vite, car le piqueur avait tendance à s'endormir sur les lauriers municipaux et particulièrement sur ceux que Marette avait décrochés dans le voisinage.

La perspective d'un perroquet n'était pas étrangère à leur entrain d'autant que ce volatile vert aux apparences liquides expliquait leur rendez-vous manqué avec la mémoire due à l'Être suprême qui conduit les peuples dans les impasses de la guerre et du crime contre l'humanité.

Je suivais avec le soldat connu sur mon dos. Il maniait le clairon comme personne, le faisant tourner dans sa main comme un cow-boy hollywoodien sa Winchester à canon scié. Il en jouait moins bien avec sa bouche, mais personne ne demande à un enfant d'imiter Montgomery Cliff alors que Jos Randall est à la portée de ses gènes.

Je ne sais pas si Lecerf nous avait devancés, mais nous dûmes reconnaître que le bruit de démolition qui traversait les murs d'une maison voisine de la sienne ressemblait fort à ceux qu'il avait pour mission divine de produire dans le but de dissimuler les faiblesses de ses objectifs politiques.

Nous ne nous arrêtâmes cependant pas, car l'heure avançait et nous craignions d'arriver après la capture du perroquet par des gens aussi



expérimentés en la matière que des militaires en service et des anciens combattants. Le clairon nous annonça.

La foule compacte des officiants se scinda pour nous ouvrir le passage. Marette, prenant appui sur le mur percé de la fenêtre où le perroquet se distinguait nettement d'un flacon d'eau de source destiné à humidifier mes pensées, se jucha sur les épaules de Bousquet afin de haranguer les paroissiens sans avoir à s'égosiller au risque d'effrayer le prudent perroquet qui avait élu domicile chez moi et pas ailleurs à Mazères, détail qui devait, selon l'édile, avoir son importance.

On invita le soldat connu à cesser d'interrompre le discours en soufflant dans son clairon. Un clairon que personne ne reconnaissait pour sien, ce qui facilita l'appropriation. J'évitais de hennir pour ne pas me faire remarquer. Je m'étais arrêté devant mon propre portail.

« On ne descend pas un perroquet, commença un Marette très écouté, sans en avoir descendu beaucoup avant, d'autant que ce qui s'est passé n'a pas laissé de traces comme l'affirme mon chirurgien. Seul compte le dernier perroquet, celui qui sera suivi de bien d'autres si on ne s'y prend pas comme un manche, ce qui arrive aux débutants, si on admet qu'il y a un début à ce qui n'a pas de fin.

» Je ne vous apprendrai rien en affirmant ici que sans l'honneur qui me caractérise aucun perroquet ne serait entré dans mon existence sans risquer d'être renversé par la circulation qui déforme nos chaussées avec ce qui se trouve dessus si on n'y prend garde.

» Je veux dire par là, au cas où je serais mal compris, que je n'ai jamais agi dans le dos des perroquets. Je les ai toujours regardés en face, les yeux dans les yeux et le doigt sur la détente.

» Lever le vert n'est certes pas plus difficile que de lever un lièvre. Je ne dis pas le contraire, mais moins on le lève haut et plus il a de chance de s'en sortir pour revenir aussitôt plus vert que jamais. C'est un conseil que je donne à la jeunesse : l'honneur sans médaille ne vaut pas plus cher que ce qu'on perd à ne pas boire à sa santé.

» Je vois d'ici la levée de boucliers des opposants systématiques ! Et le rouge ? Que faites-vous du rouge, Monsieur le Maire ? Et le blanc qui va si bien à nos communiantes solennelles ? Pour obvier à toute critique systématiquement opposée à mon style, j'y ajoute le bleu de notre drapeau national ! Et le tour est joué !

» Mais revenons au vert qui marquera à jamais la mémoire éternelle de ce grand jour. Le vert sans perroquet, ce n'est plus du vert. Et le perroquet sans vert c'est du gâchis ! Je ne tolérerai pas que les partisans de l'incivilité se servent du perroquet comme prétexte pour le jeter par terre où il n'a aucune chance de servir à quelque chose d'utile ! Tout perroquet conçu à Mazères le sera dans le vert ou ne sera pas ! C'est moi qui vous le dis ! Et vous savez que quand je dis quelque chose, je me répète !

» Il n'y a pas de raison de se laisser faire par les anarchistes ! Je suis le seul et unique protecteur de la nature. Je le proclame haut et fort ! Le vert, c'est mon domaine. Et j'interdis qu'on me conteste le droit d'être le dépositaire de ses perroquets.

» Ayant toutefois distingué le perroquet du perroquet et le vert du verre, j'autorise la population à m'imiter. Je me donne en exemple ! Je fais don de ma personne ! Je me sacrifie sur l'autel où le perroquet saigne vert ou n'est pas un perroquet. Quoique qu'un peu de rouge et de blanc, pourvu qu'on se réclame du bleu pour le pousser devant en cas de durs combats, ne dépareillent pas si l'interruption se limite à lever le vert pour se resservir.

» Chers amis et complices, vous allez assister aujourd'hui, en ce grand jour de la mémoire et du devoir qui font bon mélange, au rite que je propose comme conclusion de toute cérémonie du genre : la descente du perroquet !

» Je souhaite, pour le bien des générations futures qui n'auront ainsi rien à nous reprocher, que cette descente devienne une tradition et que jamais le citoyen ne soit pris en flagrant délit de s'y soustraire par opposition systématique !

» Il faut que justice soit faite ! Et une fois faite, il faut en reconnaître le droit à recommencer autant de fois que nécessaire. Car en quoi consiste le nécessaire, mes amis, s'il ne veut rien dire ? Je vous pose la question comme je me la suis posée avant d'entrer dans le confessionnal pour de bonnes raisons. Un perroquet guérit de tout ! Et s'il faut encore le descendre, n'hésitons pas à nous donner raison !

» Je vais maintenant, grâce aux solides épaules de mon compagnon coloré comme il convient, descendre ce perroquet devant vous ! Ouvrez bien vos yeux, vous les jeunes qui n'avez encore rien vu ! Et voyez comme je mérite des médailles ! Après avoir grimpé sur cette fenêtre glissante, j'entrerai dans le bureau glissant de Roger et, retenant ma seule respiration, le glisserai sous le perroquet pour l'obliger à descendre. Mais

attention ! Il ne descendra pas tout seul ! Il ne descendra pas sans moi !  
Pas question de le laisser échapper cette fois.

» C'est ainsi que pour éviter toute nouvelle poursuite inutile, je fermerai la fenêtre derrière moi. Vous me verrez descendre à travers le verre. Vous n'entendrez peut-être rien, mais je vous laisse le plaisir de découvrir vous-même le bruit charmant que fait le perroquet quand il descend de son vert pour rejoindre la profondeur tellement profonde qu'il en faudra plus d'un pour la remplir si possible à ras bord.

» Mes amis, garde à vous ! Et silence dans les rangs ! Votre maire s'apprête à sacrifier un perroquet sur l'autel de l'honneur. »

## 31

Comme la fenêtre était ouverte, Marette n'eut pas à se forcer beaucoup pour mettre le pied dans mon bureau. Il referma aussitôt les battants derrière lui. Le soleil nous épargna des reflets qui eussent soustrait les gestes de l'édile à notre attention déjà assez crispée sans ça. On me demanda si je n'avais rien à dire à ce voleur de perroquet, mais je rétorquai que je ne possédais aucun perroquet et que celui-ci était rentré chez moi sans ma permission.

Nous fûmes nombreux à assister à la descente du perroquet. Il fut rapidement descendu. Marette, ouvrit la fenêtre pour exhiber le cadavre transparent. Il y avait bien encore un peu de vert sur les parois, mais nous n'étions pas exigeants à ce point. Nous nous attendions à voir le vert voler en éclat devant nos pieds agités. Marette, cependant, l'étreignait pour la photo. Le type de la Dépêche ployait et déployait son zoom dans un bruit de fermeture Éclair. Il n'y a pas de Presse locale sans caresse de projet personnel.

Le soldat connu se dressa sur ma selle pour entonner un cri de victoire. Les poitrines haletaient, secouant les ors et les rubans. La casquette de la préfète vola au-dessus de nos têtes. Quand soudain...

Soudain le cadavre du perroquet, dans la main de Marette, se mit à gigoter comme si la mort l'animait encore. Il n'avait pas mis longtemps à quitter ce monde, tant Marette avait soif de nous impressionner durablement. Ses nerfs voulaient encore s'accrocher à la vie. Mais ce qu'il empoignait dans ses griffes d'oiseau mort, ce n'était que la réalité. Il ne se distinguait pas des autres morts en ce sens. Le passage de la vie à la réalité ne dure jamais beaucoup, mais il arrive que l'un résiste plus que l'autre.

Croyez-vous que Marette eût saisi l'occasion pour commenter l'évènement en termes électoraux ? Au contraire, il parut effrayé.

Nous nous regardâmes sans comprendre. Le soldat connu mordillait les pompons de son clairon. Même les médailles cessèrent de se distinguer des simples boutons.

Alors Marette diminua. Je rappelle qu'il était à la fenêtre, laquelle nous privait de tout ce qui se situait en dessous de sa ceinture. On ne voyait

plus que sa tête épouvantée, comme si elle reposait maintenant sur le rebord de la fenêtre.

« Hé putain ! fit Bousquet. Qu'est-ce qui lui passe... ? »

Il s'en passait des choses dans mon bureau investi d'autorité par le maire de Mazères ! Il exhaussait le perroquet comme un calice. Et l'oiseau sortait de la mort aussi vite que Marette l'y avait fait entrer. Vous souvenez-vous de l'ange qui nous apparut au début de ce récit ? La question n'étant toujours pas de savoir s'il était mâle ou femelle, il se posa sur le rebord de la fenêtre, nous bénissant de son urine ou de son sperme.

La main de Marette s'ouvrit, comme contrainte par une puissance supérieure. Le perroquet allait-il se fracasser sur mon plancher, le mur de ma maison le soustrayant à nos regards ?

« Mais qu'est-ce que ce pitre est encore en train de nous faire ? » grogna quelqu'un qui ne semblait pas systématiquement opposé.

La main une fois entièrement ouverte, le perroquet agita ses ailes pour se maintenir en l'air, à l'endroit exact où Marette l'avait lâché contraint et forcé. Cette fois, la foule précipita ses genoux sur la chaussée. On n'entendit aucune plainte. L'ange projeta encore un jet liquide qui pouvait être vert mais le soleil en irisait tellement la parabole qu'il parut à nos yeux aussi beau qu'un arc-en-ciel.

Marette ne singeait pas. Mais avait-il singé en descendant le perroquet ? Et celui-ci se posa sur l'épaule de l'ange. Allait-il nous faire un discours ? Où était le curé ? Personne ne voulait rien rater du spectacle. Tant pis pour le curé ! Et pour ajouter au miracle, j'étais redevenu homme. Et le soldat connu était redevenu inconnu. Et Bousquet, qui n'était rien redevenu, chantait des louanges sans avoir soif. On vit des militaires redevenir aussi courageux qu'avant le premier combat et des policiers aussi fidèles que leurs chiens. Des maîtresses d'école redevinrent maîtresses. Mazères sentait le miracle à plein nez. Heureusement que l'évêque de Pamiers n'était pas là, sinon il n'y aurait pas cru et aurait fait venir son exorciste de service.

Voilà comment se termina ce récit. Le perroquet, tenant la main de l'ange, s'envola avec lui dans le firmament, poussé par un petit nuage cotonneux qui enveloppait leurs saintes plantes. Nous touchions enfin le bonheur. Marette était tellement ivre qu'il voulut sauter par la fenêtre pour se recevoir par miracle sur le sol dur et froid de mon parking.

Alors la voix de Dieu, qui ressemblait étrangement à celle de Dédé Trigano, descendit du ciel pour nous dire :

« Ce n'est pas le messie, bande d'idiots ! Il n'est pas encore né celui qui donnera raison à Moïse ! »

## **A MAZERES AVEC LES HERBES FOLLES DE L'INTELLIGENCE SERVICE LOCALE**



## A MAZÈRES LOUIS MARETTE SE CHARGE DE L'ÉDUCATION POPULAIRE

Les nouvelles  
aventures  
de Louis Marette  
dans le désert  
d'Hypocrinde

Nouveaux Mazériens !  
Voici une vue rapprochée  
de la maladie dont je souffle :  
le psittacisme liquide vert.

(MCM l'a dans le cul !  
Je peux avouer ça.)

Pour le reste,  
je suis coup vert  
par le secret  
de la confession.  
Amen!





**LOUIS MARETTE LE JURE :  
MCM RACONTE QUE DES CONNERIES !**

**Et il le prouve :**



...mais est-ce si facile d'effacer les traces du passé...  
même après confession...

# ENCORE UN VIOL OUBLIÉ À MAZÈRES



Louis  
Marette  
baise  
toujours  
grâce  
à son...



# MAZÈRES EN PROIE AU PSITTACISME CRÉATIF

avec ou sans consentement  
mais avec Mac Carthy



Violée,  
mais heureuse !



RÉPÉTEZ AVEC LOUIS MARETTE

je suis  
vert



# PAS SANS PERROQUETS

La culture empêche  
Louis Marette de bander

ARRRGH!

Mais il y arrive  
rien qu'avec le doigt



# DE QUOI SE PLAINT LOUIS MARETTE ?

SES NOUVELLES AVENTURES  
NE SONT-ELLES PAS  
DISTILLÉES... ?



# INCROYABLE MAIS VERT !

## LOUIS MARETTE DÉLIRE





## LOUIS MARETTE DEVIENT THAUMATURGE EN ENFOURCHANT SA PETITE REINE

Il a même entendu LA VOIX.  
Il ne lui reste plus qu'à crever,  
des fois qu'il résiste  
à la pourriture...





# LE DOIGT DE LOUIS MARETTE

## UN SECRET DE BÉNITIÉ

Comment Louis Marette pourrait-il être l'auteur de pareilles conneries alors qu'il trempe son doigt plusieurs fois par jour dans le vert de son perroquet ?

...à moins qu'il se serve de ses joues couperosées par le miracle du verre...



# DU VERT DANS LE VERRE ET LE VICE EST VERSA

Popol les Rouflaquettes  
a la solution :

Changez de couleur  
avec Louis Marette

...ça marche pas  
pour moi...!!!





## DE QUOI LOUIS MARETTE PORTE-T-IL LE CHAPEAU ?

Comme il n'y a plus d'enfants assez cons pour tirer sur son doigt, Louis Marette le tire tout seul.  
Et à l'église, il n'oublie pas son petit bouchon  
...pour que ça reste discret.



...entre 2 perroquets,  
on sait jamais...  
Des fois le passé  
parle tout seul  
et ça sent mauvais  
avant même  
de faire du bruit !

Hé Loulou !  
Le bouchon...  
c'est pas sur la tête  
que ça se met...!



...par contre, le perroquet,  
il sait où ça se met...!

# LOUIS MARETTE N'EN REVIENT PAS !



**COMMENT S'EXPLIQUE LA COULEUR  
DE LOUIS MARETTE  
QUAND IL EST AU VOLANT  
DE MAZÈRES**



**LOUIS MARETTE**  
**ÉLU**  
**PERROQUET DE MAZÈRES**

**Encore heureux !  
Plus j'encule  
et moins je bois !**



**MIAOU !**



## LOUIS MARETE DÉCRÈTE

que tout ce qui est dit et redit  
dans le récit intitulé  
« Le perroquet de Louis Marete »  
est vrai, authentique et véritable  
métaphoriquement.  
Qu'on se le dise, miladiou !

version complète  
**Bientôt  
en librairie**

à suivre sur MCM  
jusqu'à plus soif...





Je sais bien que  
Macron rime avec con !  
Mais c'est quoi con !



**LES MAMELLES  
DE LA FRANCE  
SOUMISE**

Coi-con  
pré-si-dent !





# LOUIS MARETTE A ENFIN TROUVÉ MARETTE A SON PIED

Les nouvelles  
aventures  
de Louis Marette  
dans le désert  
d'Hypocrinde



IL S'EN CARESSE  
LE DOIGT

(politiquement parlant...)

# VOMISSEZ AVEC LOUIS MARETTE

Et choisissez  
votre vomitoire  
selon vos  
convictions  
intimes

Attention !  
je tire !



**PEU IMPORTE LA MÉTHODE**

**SEUL LE RÉSULTAT COMPTE**



## LOUIS MARETTE PÉNÈTRE DANS UN MILIEU SCOLAIRE



Quelles sont les conséquences  
de ce genre de fréquentation  
sur l'avenir de nos enfants ?

On répète avec  
Monsieur le Maire !

De quelle couleur  
est le perroquet ?

Les nouvelles  
aventures  
de Louis Marette  
dans le désert  
d'Hypocrinde



# FOIRE DE PRINTEMPS À MAZÈRES

Louis Marettte  
invente  
un nouveau jeu





Eduquons le peuple !



MAUVAISE EN LANGUE FRANÇAISE  
MAIS BONNE FRANÇAISE EN LANGUE

**LOUIS MARETTE RETIENT SON DOIGT...  
...LIBÉRAL**

*Wie einst...*





# A MAZERES ENCORE UN QUI ATTEND SON HEURE

Les nouvelles  
aventures  
de Louis Marete  
dans le désert  
d'Hypocrinde



*grand format*

*petit format*

L'énigme de la médaille  
enfin résolue

à Mazères

## LOUIS MARETTE VOIT DOUBLE

avec seulement  
2 perroquets derrière lui







# Nouvelles de l'eau de là

A MAZÈRES (09)

LA TOMBE DE LOUIS MARETTE  
PROFANÉE !



## AU BALLON ROND !

face la mairie, ou derrière...

## LES COULEURS DE L'ANARCHISME POUR MAZÈRES



Et un hymne  
signé Marettte  
(de mauvais foie)

Du rouge ! Et du bon !  
Et tous noirs !  
Pour de bon !  
Ohé ! Ohé !



Aïe !  
Ça fait mal !

C'est Marettte qui a le ballon ! Sus !

Éditeurs :  
© MCM / RAL,M  
*mazeres09.wordpress.com*  
*ral-m.com/revue/*